



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ML

410

06

UC-1011F



B 3 829 270





ÉTUDE
SUR
G. ONSLOW

PAR
H. LUGUET

Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Clermont



CLERMONT-FERRAND
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE G. MONT-LOUIS
Rue Barbançon, 2
1890



on se jette à défaut d'autre chose, et qui excitent le rire. Aussi communs que le calembour, ces bons mots pourraient être définis comme lui : l'esprit de ceux qui n'en ont pas, avec cette circonstance aggravante qu'ils tendent à propager des idées fausses.

Toute ignorance, même partielle, étant une maladie, surtout quand elle prétend dogmatiser, nous traitons volontiers les ignorants comme les malades, et, sans prétendre faire école, nous indiquerons ici notre procédé :

Quand la source des quolibets est épuisée, et cela n'est pas long ! nous ripostons d'abord par l'énumération des noms glorieux qui figurent au panthéon de l'Auvergne, ensuite nous sommons notre interlocuteur de nous en citer autant à l'actif de sa province ; car, nous pouvons avoir, et pour plusieurs raisons, nous aussi, notre patriotisme auvergnat.

Noyé sous cette douche réfrigérante, notre partner a besoin d'un instant pour se reconnaître. Avec une instruction générale, il s'en veut quelque peu d'avoir oublié des hommes comme Desaix et Pascal. Homme de loi, il s'incline à la seule mention de la cour et du barreau de Riom. Musicien, il ne se pardonnera pas d'avoir perdu de vue G. Onslow, dont les œuvres lui sont familières. C'est le moment de lui rappeler alors qu'un maître illustre entre tous, Rameau, trouva pendant plusieurs années à Clermont une hospitalité qui lui permit de découvrir sa base fondamentale et de développer, dans des intuitions de génie, le sentiment des vérités démontrées par Helmholtz.

Mais nous ne prenons que les indigènes. Nous citons seulement *Antoine Dauvergne* (1713-1797), qui dut au succès de ses œuvres lyriques le titre de surintendant de la musique de Louis XVI et de directeur de l'Opéra. *Lafont*, le grand violoniste, était de Saint-Flour. *Georges Hainl*, violoncelliste célèbre, chef d'orchestre de l'Opéra, naquit à Issoire. L'illustre pianiste *Marmontel*, le premier profes-

seur du monde, est originaire de Clermont (1). Parmi les Clermontois, nous ne pouvons passer sous silence son digne élève, éminent pianiste, compositeur remarquable dans le genre classique, *J. Cazenaud*. Cet artiste, dont notre ville doit être justement fière, a produit des élèves qui lui font le plus grand honneur et sont aujourd'hui des maîtres. L'un, *Edmond Lemaigre*, chef d'orchestre du Casino de Royat, lauréat de la Ville de Paris, organiste-compositeur applaudi du public parisien dans les concerts du Trocadéro. L'autre, *Félix Artance*, qui prit son essor à l'orgue de Saint-Genès-les-Carmes, et étonne aujourd'hui tous les connaisseurs par la perfection de son jeu et l'originalité de ses œuvres.

Clermont peut citer *J. Mignot*, ce violoniste à la verve tour à tour si puissante et si spirituelle. Riom cite *Grasset* dont le talent n'a contre lui que son excessive modestie.

Ussel réclame *Georges Allary*, couronné dans les concours de composition classique, et violoncelliste du quatuor Sivori. G. Allary, dont les savantes compositions ont formé le programme d'un brillant concert à la salle Erard, et ont reçu du public l'accueil le plus sympathique dans les concerts de Colonne.

Ambert revendique avec orgueil *Emmanuel Chabrier*, le célèbre auteur d'*Espagna*, de la *Sulamite*, de *Gwendoline* et du *Roi malgré lui*, œuvres qui ont porté à l'étranger le renom des compositeurs français.

Jumeaux est le pays natal de *J.-B. Sabattier*, deuxième violon du quatuor Maurin, qui a fait le tour de l'Europe. J.-B. Sabattier, remarquable critique d'art musical ; car, le talent et le goût ne se mesurent pas au nombre des pages, et nous préférons, pour notre part, à de gros volumes, certaine petite brochure sur l'œuvre de Beethoven.

Arrivé à ce point, j'invite mon adversaire à me dire quelle province peut montrer dans son ciel une pléiade

(1) Le grand-père de Marmontel, né à Mirefleurs, était un ami de la famille Onslow. (Marmontel : *Symphonistes et Virtuoses*. Paris, 1881.)

aussi brillante ! Mais l'adversaire est muet, la source des mots plaisants est tarie. Je lui tends la main et conclus :

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt !

Quant à G. Onslow, nous n'en pouvons parler sans constater un curieux phénomène.

On a dressé une carte de France dont les teintes plus ou moins sombres indiquent à l'œil l'état de savoir ou d'ignorance de nos divers départements. Si l'on établissait une carte d'Europe, où la connaissance de l'œuvre d'Onslow et l'exécution de ses compositions de musique de chambre fût représentée aussi par des nuances, on remarquerait sur divers points de la France, dans le nord, dans l'ouest, de Rennes à Bordeaux, par exemple, l'indice d'une culture non moins assidue qu'en Allemagne et en Angleterre. Mais, faut-il le dire ? les teintes les moins flatteuses seraient réservées au Plateau central.

Puissions-nous, pour notre humble part, contribuer à changer cet état de choses, en appelant l'attention de nos compatriotes sur la vie et l'œuvre du grand Compositeur auvergnat.

••

Vers 1782, un gentilhomme anglais visitait l'Auvergne. Recommandé à M^{me} la Supérieure des Ursulines de Clermont, il va la voir et lui exprime son admiration pour ce beau pays, sans se douter qu'il fût si près d'y planter sa tente. Il lui suffit, pour s'y résoudre, d'entrevoir au couvent une jeune fille d'une beauté merveilleuse embellie encore par la grâce des larmes (1) : c'était M^{lle} de Bourdeilles de Brantome, de la branche cadette du fameux chroniqueur périgourdin. Le gentilhomme anglais, qui

(1) Nous ne croyons pas pouvoir admettre la tradition qui veut voir dans ce chagrin accidentel un artifice de séduction employé par M^{me} la Supérieure des Ursulines. On lui prêterait ainsi un rôle peu conforme à la dignité de la vie religieuse. Une miniature du temps, encadrée dans le médaillon d'un bracelet, reproduit la belle et noble figure de la compagne de G. Onslow.

l'épousa, s'appelait lord Edward Onslow (1). Il eut de M^{lle} de Bourdeilles quatre enfants : George, Maurice, Auguste, Arthur, et mourut à Clermont le 3 octobre 1829.

Son fils George, le célèbre musicien, épousa le 19 juillet 1808 M^{lle} de Fontanges, fille du marquis de Fontanges et de M^{lle} de Pont. Il eut un fils qui épousa M^{lle} Costaz, fille du baron de Costaz, et deux filles ; l'une mariée à M. d'Hauterive et l'autre au marquis de Pierre.

Nous insistons particulièrement sur ce dernier nom, parce que ceux qui le portent à Clermont y continuent les traditions d'honneur et d'exquise urbanité qu'il impose ; nous le citons, en outre, afin de payer une dette de recon-

(1) Le père du célèbre compositeur était le fils cadet de lord George of Onslow.

Nous donnons ici, d'après les archives de M. le marquis de Pierre, les noms, prénoms et qualités des principaux membres de la famille :

Roger of Onslow, sous le règne de Henri II (1272).

Richard of Onslow, procureur général, orateur à la Chambre des Communes sous le règne d'Elisabeth (1558-1603).

Richard of Onslow, son petit-fils, sous le règne de Charles I^{er}, mort en 1664.

Arthur of Onslow, son fils aîné, épousa Marie Foot, fille du lord-maire, en 1649 ; créé baronnet en 1660, mort en 1668.

Richard of Onslow, son fils aîné, orateur en 1708, chancelier de l'Echiquier en 1714 ; créé baron Onslow of Onslow en 1716, mort en 1717.

Thomas of Onslow, mort en 1740.

Richard of Onslow, son fils, mort sans enfants en 1776.

Arthur of Onslow, petit-fils d'Arthur et de Marie Foot, orateur à la Chambre des Communes pendant 33 ans (1727-1761), reçut, par lettres patentes du 20 avril 1761, une pension du roi (8,300 liv. sterl.) ; mort en 1761.

Arthur-George of Onslow, son fils aîné, baron de Crawley, le 14 mai 1776, le 19 juin 1801, mort sans enfants.

George of Onslow, cousin du précédent George et père de Thomas, et Édouard (celui-ci est le père du compositeur de musique), mort en 1814.

Thomas of Onslow, fils aîné de George, mort en 1827.

Arthur of Onslow, fils de Thomas, mort sans enfants en 1859.

William-Miller of Onslow, petit-neveu d'Arthur, lui succède en 1870.

Le nom d'Onslow, illustré au Canada par plus d'un haut fait, fut donné à un comté de la Caroline du Nord, où la famille avait envoyé des émigrants.

Les armes de la famille sont : d'argent à la fasce de gueules, accompagnées de six merlettes d'azur, trois en chef, trois en pointe.

Devise : *Semper fidelis — Festina lente.*

naissance à M. le marquis de Pierre qui a bien voulu mettre libéralement à notre disposition les richesses de ses Annales domestiques.

George Onslow naquit à Clermont le 27 juillet 1784, il mourut le 3 octobre 1852 (1). A l'âge de dix ans en 1794, il suivit son père en exil.

Ses premières études ne furent pas longtemps interrompues, ainsi que nous l'apprend une lettre autographe d'Édouard, dont nous citerons l'extrait suivant :

« L'aîné de mes enfants (qui sont tous quatre garçons) a onze ans et demi ; il est (de l'aveu de tous ceux qui le connaissent) extraordinairement doux et docile. Il lit et écrit parfaitement et aime beaucoup la lecture ; mais, il faut qu'elle l'amuse un peu en l'instruisant. Il sait assez bien la géographie et la mythologie. Les commencements

(1) Copie de l'extrait de naissance de George, extrait du registre des actes de naissance de la cy devant paroisse de Saint-Genest, commune de Clermont-Ferrand :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-quatre et le vingt-huit du mois de juillet, a été baptisé André-George-Louis Onselow (*sic*) fils légitime d'Édouard Onslow et de Marie (*particule effacée et barrée*) Bourdeille, lequel fils né le vingt-sept de ce même mois de juillet, l'an mil sept cent quatre-vingt-quatre, à huit heures et demie du soir, parrein Jean-André Jouvenceau Dalagnac, ami de George Onslow, dit Cranley, grand-père, et marraine Louise Espinhal-Laiser, cousine de (la citoyenne, *mot effacé et barré*) l'épouse Onslow, qui sont soussignés avec nous et Montboissier signé Édouard Onslow, Jean-André Jouvenceau Dalagnac, Louise Espinhal-Laiser, Montboissier et Beaud, vicaire.

» Les deux ratures ci-dessus sont approuvées.

» Par expédition :

» ABRAHAM.

» Nous administrateurs municipaux de cette commune de Clermont-Ferrand, soussignés, certifions que la signature cy dessus du citoyen Abraham, secrétaire de l'administration municipale de cette commune de Clermont, est sincère et véritable ; fait en Maison commune ce quatre vendémiaire an sept de la République française une et indivisible.

» NICOLAS,
» com^{re}.

CHAPPEL,
ad mn

JACQUEZ,
ad. M.

» Vu par nous administrateurs du département du Pui de Dome pour la sincérité des signatures de l'administration municipale de Clermont-Ferrand (en Département) séance du 4 vendémiaire, l'an 7^{me} de la République française une et indivisible.

» DANBE. VIMAL-LAJARRIGE. LABORIE.

» Extrait baptistaire de George Onslow. »

de l'histoire ne lui sont pas inconnus, mais cette branche de l'éducation est encore au-dessus de son intelligence, comme je crois qu'elle serait au-dessus de celle de la plupart des enfants de son âge. Il n'a pas encore commencé le latin, par la difficulté que les circonstances ont occasionnée à trouver une personne en état de l'instruire dans cette langue. J'espère que l'ami de M. Dulondel réparera le temps perdu à cet égard, et que, dans trois ou quatre ans, il lui apprendra le latin aussi bien, et peut-être mieux, que l'enfant ne l'aurait appris par la routine ordinaire et les huit années que l'on était autrefois dans l'usage de passer dans les écoles.

» Il sait bien parler et même écrire l'anglais, mais ne sachant que très imparfaitement la grammaire, il ne l'a pas appris par principe. Une Anglaise, què je n'ai plus depuis deux ans, le lui a appris en restant quatre ans auprès de lui. Je ne lui parle jamais qu'en anglais. Il sait assez bien dessiner; mais, le talent dans lequel il excelle, c'est la musique. Il est bon musicien, et fait, d'une manière fort distinguée pour son âge, du forte-piano, talent que je désire qu'il conserve, ainsi que le dessin. Je crois ces talents aussi utiles qu'agréables, en ce qu'ils remplissent les moments perdus d'un jeune homme dans le monde, qui, sans eux, pourraient être très mal employés.

» *J'ai cru tous ces détails intéressants pour celui qui doit former son cœur et son esprit et qui deviendra par là son premier ami.* »

De cette lettre, nous retiendrons deux traits particuliers. Nous remarquerons d'abord l'esprit égalitaire et le libéralisme généreux avec lequel cet *aristocrate* définit le rôle du précepteur dans la famille.

Nous noterons aussi les dispositions précoces pour la musique manifestée par George dans un âge aussi peu avancé.

Ces dispositions furent cultivées en Angleterre sous la discipline de Hullmandel.

En Allemagne, le jeune pianiste eut pour maîtres Dussek et Cramer.

Le père et le fils reviennent en Auvergne vers 1798. George voyagea ensuite en Angleterre et en Allemagne.

Son éducation musicale présente un phénomène très rare et bien digne, par là même, d'attirer notre attention. Longtemps, il ne sembla comprendre et goûter que la partie mécanique et mathématique de l'art musical, sans que sa sensibilité en fût émue. Son seul plaisir était de perfectionner son jeu en prenant pour point de départ la base solide des exercices élémentaires. Car ici, comme en toutes choses, nous n'atteignons jamais qu'à des approximations, même au prix des plus longs et des plus pénibles efforts. Chose étrange ! ce musicien passe des années de sa vie à chercher le sens musical, et il finit par le trouver dans des études où la plupart le perdent. C'est que la musique, on l'oublie trop souvent, est à la fois une science et un art. Selon la remarque de Fétis, qu'il faut dégager d'une certaine exagération, elle contient une partie morale et métaphysique à côté de la partie mathématique ; « elle appelle à son secours le raisonnement plutôt que le calcul et repose bien plus sur des inductions que sur des formules rigoureuses. De là, la ténuité des liens qui, dans cette science, rattachent les faits entre eux. » Comme art, elle a une liberté, une fantaisie dont la vivacité est presque incompatible avec la science rigoureuse. Heureux qui sait concilier ces oppositions ! le succès est à ce prix. G. Onslow n'en était pas encore là. Il raconte lui-même ses souffrances, lorsqu'il enviait le bonheur des admirateurs de Mozart, et s'ennuyait profondément à l'audition de *Don Juan* et de la *Flûte enchantée*. Enfin, une œuvre de Méhul, le chef de l'école française, l'ouverture de *Stratonice* (1), fit vibrer dans son cœur des fibres que rien encore n'avait émues.

(1) Cet opéra datait de 1792.

Dans une lettre à un ami, il décrit lui-même ses impressions : « Lorsque j'entendis ce morceau, j'éprouvais une commotion si vive que je me sentis pénétré de sentiments qui, jusqu'alors, m'avaient été inconnus. Aujourd'hui même, encore, le moment est présent à ma pensée. Je vis la musique avec d'autres yeux. Le voile qui m'en cachait les beautés se déchira ; elle devint la source de mes jouissances les plus intimes et la compagne fidèle de ma vie. »

Ici se manifeste un nouveau trait saillant du caractère de G. Onslow : la sincérité (1).

La conséquence de cette révélation, car c'en était une véritable, fut l'éveil de l'instinct de la composition. Jusque-là, il s'était contenté de faire une partie de violoncelle dans les quatuors d'Haydn, de Mozart et de Beethoven. Il voulut désormais comprendre ces œuvres, les mit en partitions et acquit ainsi quelques notions pratiques d'harmonie. Sur le modèle d'un trio de Mozart, il compose une série de trios pour piano, violon et violoncelle. C'est après la publication de cette œuvre, de sa sonate pour piano, de son premier quatuor pour instruments à cordes et de ses trois premières quintettes, vers la fin de 1807, qu'un ami du compositeur, M. de Murat, élève de Catel, qui l'avait initié à l'harmonie, lui conseilla de ne plus s'abandonner seulement à l'instinct et de se mettre sous la direction d'un disciple d'Haydn, Reicha, pour apprendre avec lui l'harmonie et la composition (2).

Fétis, qui rapporte ce trait, prétend que ce maître était le plus propre à donner une instruction rapide, qui put se

(1) Cette qualité, remarquable chez son père, avait sans doute influé sur le développement du fils. Édouard, né protestant, resta fidèle à sa religion après avoir conféré toute sa vie avec le curé de N.-D. du Port, qui était son ami, et avec l'abbé de Fontanges, qui lui adressait des lettres sur des sujets de controverses religieuses. Selon les conventions, les enfants furent élevés dans le culte catholique. On cite un exemple de probité et de délicatesse d'Édouard : il insista pour que le vendeur d'une propriété acceptât de lui une somme supérieure au prix de vente, estimant que les terres et la maison n'avaient pas été achetées à leur valeur.

(2) Les premières compositions de George Onslow sont dédiées à M. de Murat.

résumer plus en procédés de pratique qu'en connaissance profonde de la science. C'était surtout de ces procédés, dit-il, qu'Onslow avait besoin ; quelques essais lui suffirent pour en apprendre ce qui était nécessaire à un artiste déjà pourvu d'un sentiment harmonique développé.

Fétis semble oublier ici ce qu'il a dit, dans maint article, sur les lenteurs exigées pour une pareille initiation, et les admirateurs les plus prévenus du talent de Onslow reconnaîtront eux-mêmes que sa réputation ne peut rien gagner à des exagérations de cette nature.

L'exécution de ces œuvres, chez Pleyel, et leur publication en 1807, étendirent rapidement la réputation du jeune compositeur. Il travailla avec ardeur pendant bien des années, ce qui prouverait qu'il sentait encore son instruction musicale fort incomplète. Mais vient une période de langueur et de découragement profond ; deux lettres nous l'attestent. Celle d'abord qui porte pour date :

« Ce 3 may 1817.

» Vous recevrez..... les variations que vous m'avez demandées et qui m'ont fait dire bien souvent, comme Haydn (je ne me compare à lui que dans cette circonstance) : *ma force est perdue*. J'ai si fort perdu l'habitude du travail que mes idées sont entièrement paralysées. Je vous ai maudit cent fois de tout mon cœur de m'avoir tiré de ma paresse et, tout en vous donnant au diable, je me creusais le cerveau pour trouver du piquant, de l'original que je n'ai pu, hélas ! rencontrer. Ma muse est morte, et je recule plus que je n'avance..., etc. »

Le 5 octobre 1818, il remarque que les auteurs de premier ordre ont eu tort d'abandonner l'héritage d'Haydn et de Mozart. « Il en résulte que la composition instrumentale est livrée à des inventeurs de solos et de batteries qui plaisent quelquefois à la multitude et ennuient constamment les vrais connaisseurs. J'ai pendant plusieurs années travaillé avec beaucoup d'ardeur à la composition, mais, d'une part, le peu de mérite à mes yeux de mes ouvrages, et

de l'autre, l'excessive difficulté qu'ils reçoivent de la nature de mes idées, difficulté qui en rend la bonne exécution très rare, m'ont peu à peu éloigné d'un art pour lequel j'avais eu un penchant que je croyais irrésistible. Depuis longtemps, j'y avais renoncé et borné mes occupations musicales à accompagner le piano ou le quatuor. Si quelque chose peut me faire renoncer à mes projets de paresse, Monsieur, ce sera l'encouragement que je reçois de vous, etc., etc. »

La paresse causée par des difficultés indiquées ici devait réagir sur sa cause et ajouter à tant de motifs de dégoûts ceux qui résultent d'une interruption dans des études qui n'en admettent pas.

• •

Cependant G. Onslow était connu, admiré en France, en Angleterre, en Allemagne (1). Peut-être avait-il besoin d'un stimulant nouveau. Ses amis rêvent alors pour lui une gloire plus éclatante, le détournent de la musique de chambre et le poussent vers la scène lyrique. Il avait près de quarante ans. En août 1824, il donne à l'Opéra-Comique l'*Alcade de la Véga*. Ce sujet, emprunté à l'*Alcade de Zamaléa* de Calderon, avait été exploité en partie par Collot-d'Herbois dans le *Paysan-Magistrat*, et tourné au profit des thèses jacobines.

Pas n'est besoin de dire que le livret accepté par G. Onslow présentait le personnage du roi sous de tout autres couleurs. En deux mots, voici le sujet exposé par un critique de l'époque : « Un grand de la cour a enlevé une jeune fille qui a pour père l'alcade de son village. Elle doit sa délivrance à son frère, jeune militaire plein de courage. Le ravisseur s'échappe dans l'ombre et le monarque qui, dans le même moment, s'est égaré à la chasse, est pris

(1) Quand il fut pris de découragement, il avait composé à l'âge de 34 ans douze quatuors et trois quintettes.

pour le coupable. Loin de se faire reconnaître, il se laisse conduire chez l'alcade afin de s'assurer par ses yeux si la justice est convenablement rendue à ses sujets. » Cette scène était bien grave pour l'Opéra-Comique; sur un autre théâtre, elle serait susceptible d'un grand effet. « L'amant téméraire vient lui-même avouer sa faute et on devine déjà que le prince l'unit à l'objet de sa tendresse. »

Le livret, de l'aveu de tous, laissait beaucoup à désirer. A chaque instant se trahissait l'ignorance de la scène. La fable, se déroulant péniblement, était retardée d'une façon lamentable par des motifs musicaux, de telle sorte que les plus beaux passages provoquèrent l'impatience des spectateurs. Martainville explique le fait en disant « que les Français ont plutôt la tête dramatique que l'oreille musicale. » En admettant une part de vérité dans cette sentence, il nous semble pousser sa pensée jusqu'au paradoxe, lorsqu'il prétend qu'une faible musique n'empêchera jamais un beau poème de réussir, tandis qu'un mauvais poème entraînera toujours dans sa chute la meilleure musique. — Combien de fois nous avons vu le contraire!

L'ouverture, le premier et le second acte auraient obtenu grâce devant le public, car l'auteur y fait preuve d'un très réel talent; mais l'effet en avait été singulièrement affaibli par l'insuffisance de l'acteur qui tenait le rôle de l'Alcade.

Enfin, le troisième acte, où il n'y a presque pas de musique, laissa voir dans leur nudité tous les défauts d'un livret insipide, véritable caricature de l'œuvre du grand auteur dramatique de l'Espagne, et sembla donner raison aux efforts persistants d'une ardente cabale. Elle avait réussi par son tapage à interrompre plusieurs fois la pièce. A partir du troisième acte, les auditeurs non prévenus cessèrent de la soutenir. Les critiques, même bienveillants, s'ingénierent à trouver au compositeur des défauts et allèrent jusqu'à lui reprocher d'avoir omis certains mor-

ceaux traditionnels qu'on lui sut gré néanmoins d'avoir épargnés au public.

Un insuccès, dû à de pareilles causes, ne pouvait décourager un musicien aussi bien doué que G. Onslow. Il voulut faire appel d'un premier jugement qui, en réalité, ne l'atteignait pas directement, parce qu'il n'était pas seul en cause.

En 1827, avec un sentiment de confiance en ses forces qui l'honore, il ose aborder de nouveau la scène lyrique et fait jouer le *Colporteur ou l'Enfant du Bûcheron*.

Un ouvrage, alors, paraissait incomplet si le titre qui l'annonçait n'était pas suivi d'un sous-titre. La province conserve encore cette superstition oubliée depuis longtemps à Paris.

Un critique expose le sujet de la pièce en ces termes : « La scène se passe en Russie, dans les premiers temps de la monarchie, c'est-à-dire dans un temps barbare. Un chef de brigands a fait massacrer, il y a vingt ans, pendant la nuit, la famille qui occupait le trône. Un seul enfant a été sauvé de son berceau et élevé dans une cabane de bûcheron ; des amis fidèles veulent le retrouver, mais un colporteur, agent secret du brigand souverain et assassin à ses gages, veut aussi découvrir le prince pour le poignarder ou l'empoisonner. De cette lutte, l'auteur (M. Planard) a su tirer trois actes du plus grand intérêt ; des scènes fortement combinées, et nombre de situations ont tenu le spectateur constamment en émoi ; une évasion d'une haute tour amenée d'une façon ingénieuse et nouvelle au théâtre ; une scène de loterie inventée par le colporteur, pour que le sort lui désigne sa victime, et qui sert en même temps à un officier fidèle pour reconnaître ce même prince dont il veut sauver les jours. »

Les amateurs du genre classique se récrièrent tout d'abord sur l'introduction d'un élément mélodramatique à l'Opéra-Comique. On entend l'écho de ces plaintes dans les feuillets de la critique musicale du temps. Que dirait

donc le public de la Restauration, s'il pouvait assister aux multiples enchantements et aux combats d'Esclarmonde? Déjà les librettistes de théâtre, pour attirer le public, usaient d'artifices poussés depuis jusqu'à l'abus. On allait bien à l'Opéra-Comique pour entendre la musique d'Onslow; mais combien de gens voulaient voir, avant tout, et faire constater qu'ils avaient vu sur la scène ce contraste du climat neigeux de Russie avec une serre chaude où s'épanouissaient les plus riches fleurs de l'Asie!

L'*Année littéraire* prétend que le librettiste, lui-même, s'est courageusement offert en holocauste au compositeur. Elle constate le succès, mais réduit tous ses éloges à cette simple phrase : « La partition de M. Onslow est pleine de science et les plus habiles professeurs ne la désavoueraient pas. » Cette nuance restrictive semblait classer l'auteur parmi les compositeurs qui suppléent, tant bien que mal, à l'inspiration par l'érudition scolastique. Elle est soulignée par cette dernière réflexion : « Bref, pour de la musique d'amateur et surtout de grand seigneur, c'est *presque* un chef-d'œuvre. »

Disons, cependant, que presque tous les critiques se montrèrent plus équitables et accordèrent à Onslow un juste tribut d'éloges (1). Mais, ils ne pouvaient se dépouiller entièrement des préjugés de l'époque. On avait bien de la peine à ne pas condamner tout ce qui s'écartait de Mozart, de Rossini, de Chérubini. Un seul critique ose dire qu'il n'y avait pas de mal à s'écarter un peu des accords plaqués à *puntà d'arco* ou en *pizzicato*. Ceux qui craignent de parler franchement ont recours à des moyens détournés qui sont loin de dissimuler leur sentiment véritable. L'un, par exemple, remarquera que l'ouverture ressemble à une symphonie; un autre conseillera à l'auteur de se méfier du style de *Spohr* et de revenir à de meil-

(1) Le journal la *Pandore* du 23 novembre 1827 constate qu'une « opposition injuste et maladroite a vainement protesté contre le succès du *Colporteur*. »

leures traditions ; un autre, enfin, ne louera la science de l'harmoniste que pour regretter la rareté des mélodies de la vieille école. Et pourtant, les anciens amateurs eux-mêmes pouvaient citer plus d'un air : solo, duo ou trio, qui obtenait leur approbation sans réserve, parce qu'il était conforme aux habitudes de leur éducation musicale. Combien de fois cette éducation n'a-t-elle pas changé depuis, sans attendre même que les générations se soient renouvelées !

Le *Colporteur* obtint un grand nombre de représentations, ainsi que les journaux l'avaient prédit. Il est bon de le remarquer, toutefois, le même nombre, qui était alors la consécration d'un succès véritable, marquerait à peine de nos jours un succès d'estime (1).

Nous suivrons encore ici l'ordre des temps pour mentionner un fait notable dans la vie de l'homme et du musicien, et nous rapporterons une anecdote inédite puisée à une source très sûre :

On sait qu'Onslow était chasseur ; il aimait la chasse à la façon de Pline, qui se consolait du vide de sa carniassière en rapportant des tablettes pleines de pensées neuves et ingénieuses. Invité dans un château du Nivernais, il fut froissé d'être compris dans le nombre des victimes d'une plaisanterie d'un goût douteux. Des jeunes gens, qui voulaient rire et n'étaient pas très exigeants sur le choix de ce qu'ils appelaient un *bon tour*, avaient glissé entre ses draps quelques douzaines de grenouilles. On voit d'ici les effets de cette mystification.

Onslow, qui avait annoncé l'intention de ne pas prendre part à la chasse du lendemain, afin de noter quelques idées musicales passées à l'état d'obsession, changea subitement de dessein et se décida à prendre part à la

(1) Le *Colporteur* fut dédié à la duchesse de Berry qui se contenta d'un froid remerciement adressé en son nom à l'auteur par la maréchale Oudinot de Reggio. Nous n'avons pu savoir si la froideur de cet accueil doit être attribuée à une question de goût musical ou à d'autres causes.

chasse du jour, afin d'éviter la compagnie des mystificateurs désignés pour rester à la maison. Cette résolution faillit lui être fatale. On poursuivait un sanglier qui se fit battre assez longtemps. Au moment où Onslow, posté sous bois, et assis sur un tronc d'arbre, prenait des notes sur son carnet, il reçut, au côté droit de la face, deux chevrotines dont l'une resta dans la plaie. On l'emporta grièvement blessé; bientôt pris de fièvre et du délire, l'une des chevrotines n'ayant pu être extraite de la plaie, il passa par des alternatives de souffrance qui lui laissèrent un peu plus tard assez de liberté pour modifier l'ébauche dont les motifs l'obsédaient et exprimer les sentiments répondant aux titres suivants : la *Douleur*, la *Fièvre*, le *Délire*, la *Convalescence*, la *Guérison*. Ce quintette (le 15^e) fut écrit pour M. Norblin, professeur de violoncelle au Conservatoire. C'est ainsi qu'il donna sa forme définitive à cette composition célèbre sous le nom de *Quintette de la Balle* (1). »

Notons en passant que, dans des circonstances analogues, en 1825, Beethoven, à la suite d'une longue maladie, inséra dans le quatuor dédié au prince Galitzin (op. 132) un *Molto adagio* intitulé : *Canzona di ringraziamento in modo lidico offerta alla Divinità da un guarito*.

C'est un thème en plain-chant du cinquième ton de l'église (fa majeur) avec exclusion du *si bémol*. Un Allegretto coupe les variantes de l'Adagio et porte l'indication : *Sentendo nuova forza*.

Onslow a pu connaître cette belle composition, dont son œuvre, à lui, ne porte point de trace sensible. Sans vouloir établir de comparaison entre les deux, nous dirons, cependant, que le livret en quatre parties de l'auteur français est plus clair et permet de mieux suivre ses développements d'un effet très pathétique.

(1) A la suite de cet accident, Onslow fut sujet à des douleurs névralgiques intenses et il lui resta toujours une surdité de l'oreille droite.

Quand Onslow reçut sa blessure, le premier morceau du Quintette, l'*Allegro* était à peu près terminé. Malgré la défense formelle d'arrêter sa pensée sur un simple motif musical, il se lève la nuit et, inspiré par ses poignantes douleurs, il écrit ce *Scherzo*, où le rythme brisé du 2^e violoncelle peint les angoisses du délire. Un matin, pendant sa convalescence, il entendit en rêve un *andante* en sourdine qu'il note à son réveil. C'est une action de grâces touchante (1). L'*allegretto* du final exprime la douce joie inspirée par le retour à la vie et à la santé. C'est : la *Joie de vivre* ! Escudier raconte, dans un feuilleton, qu'à l'une des dernières séances de Tilmant, où l'on exécutait ce Quintette, « un amateur très éclairé et très impressionnable, connaissant l'accident qui avait inspiré le morceau, ne put retenir ses larmes et, après le *Scherzo*, sauta au cou d'Onslow. »

En 1837, notre compositeur fit un nouvel essai de musique dramatique. Le théâtre est, et sera peut-être toujours la voie la plus sûre pour conduire un compositeur à la gloire, surtout dans un pays comme le nôtre où les amateurs de musique de chambre sont rares et où les plaisirs de l'opéra sont si aisément compris et si recherchés de tous, même de ceux qui ignorent la musique.

Le caractère des peuples se trahit un peu dans sa préférence pour tel ou tel genre de monuments. On a dit : « Quand les Américains fondent une ville, ils bâtissent d'abord une école, les Anglais une salle de conférences, les Allemands une brasserie, les Italiens une église, les Français un théâtre. »

Les événements les plus récents semblent justifier

(1) Il racontait lui-même à ses amis qu'il lui arrivait souvent de reproduire en se réveillant des motifs entendus en songe. Le fait est très rare, même dans la vie des musiciens. Les sensations de son et d'odeur ne figurent dans les rêves qu'à l'état exceptionnel et ne se prêtent point ici à l'analyse comme les sensations de la vue et du tact. Onslow avait toujours sur sa table ou dans sa poche un carnet, afin d'y consigner de suite les motifs qui l'avaient intéressé.

cette boutade, car au sortir des ruines accumulées par la guerre étrangère et la guerre civile, et la rançon de la France n'étant pas encore payée à l'Allemagne, l'Assemblée nationale vota la somme énorme nécessaire à l'achèvement de l'Opéra,

Le nouveau livret de MM. Planard et de Saint-Georges, mis en musique par Onslow, était emprunté à l'histoire et d'un caractère très dramatique. Il avait pour titre : *Le duc de Guise*, drame lyrique en trois actes et cinq tableaux. La patience des auteurs fut soumise à une rude épreuve. Au moment où tout était prêt pour la première représentation, une indisposition de l'acteur, chargé du rôle du duc de Guise, vint tout arrêter. Furieux de ce contre-temps, Onslow retourne en Auvergne. C'est au bout de cinq mois seulement que la pièce put être jouée.

On remarqua, tout d'abord, que ce n'était pas là un opéra comique ordinaire, de ceux où *tout ce qui ne peut pas se dire se chante en mauvais vers*. Ce drame de bon aloi eût été mieux placé à l'Opéra. Mais chaque théâtre avait ses *pourvoyeurs attirés* et la tradition, fondée sur des intérêts de commerce ou de camaraderie, perpétuait cette confusion qui ne trompait d'ailleurs pas grand monde et contre laquelle les critiques élevaient les protestations périodiques de leurs plaintes inoffensives. *La Quotidienne* se borne à demander si le drame lyrique favorise les intérêts bien compris de l'Opéra-Comique, théâtre subventionné au prix de 280,000 francs. « Cette question, dit-elle, vaudrait la peine qu'on s'en occupât, si l'examen que nous avons à faire aujourd'hui d'un grand drame et d'une vaste partition, nous en laissait la place et le temps.

Le feuilletoniste du journal *Le Commerce* fait observer qu'à l'exemple de Scribe, qui avait arrangé la Saint-Barthélemy à sa manière, MM. de Planard et de Saint-Georges ne se sont pas gênés pour accommoder à leur façon les événements célèbres du château de Blois. Mais les peintres, les romanciers en vogue n'avaient-ils pas donné le

même exemple et accrédité une tradition fantaisiste qui n'en laisse pas moins à beaucoup de Parisiens la douce illusion qu'ils apprennent l'histoire dans les romans, dans les musées de peinture et au théâtre. Il y a là, sans doute, des occasions d'apprendre et de se ressouvenir, mais payées bien cher peut-être par l'altération fréquente de la vérité.

Les deux premiers actes méritent ces reproches. Le premier acte nous montre un duc de Guise plus préoccupé de romances aux étoiles et de sérénades au balcon de sa maîtresse, la comtesse de Sauves, que de la conquête du souverain pouvoir. Cela ne l'empêche pas cependant de s'essayer au rôle de roi parmi les députés des États et les seigneurs qui s'empressent autour de lui dans la cour du château. Peut-être les auteurs ont-ils voulu faire ressortir le contraste entre la frivolité du duc de Guise et son ambition démesurée.

Mais les auteurs n'abusent-ils pas de ce moyen en prolongeant ce contraste pendant toute la durée du second acte, où la conspiration du Balafré s'étale aux yeux de tous à travers les péripéties d'un festin et d'un bal, où le principal conspirateur danse un menuet et chante des vi-relais avec sa jolie maîtresse. Tout à coup, il va cacher dans une chaumière ses amours avec M^{me} de Sauves, marquise de Noirmoutiers. Là, il injurie Catherine de Médicis et le roi qui se jouent de sa simplicité et lui inspirent, en l'irritant, le dessein de revenir à Blois où ils ont préparé sa mort.

Enfin, le dernier acte nous ramène à la réalité par la reproduction moins fantaisiste des incidents dramatiques qui conduisent le duc à sa perte. — Mais ici, c'est l'histoire vraie qui, grâce au livret, devient invraisemblable — car il était bien plus simple de se débarrasser de Guise dans ce guet-apens que de le ramener au château de Blois.

Malgré l'accumulation de beaucoup d'invraisemblances, l'œuvre eut un très grand succès dont l'honneur revient au compositeur. C'est que la musique vit de sentiments

plutôt que d'idées. Les idées se discutent à tête reposée; mais les sentiments s'emparent de l'âme et l'entraînent dans un tourbillon dont le mouvement vous dérobe les faiblesses et les erreurs de la fable.

On n'a pas manqué de reprocher à Onslow sa gravité et sa fougue lyrique, d'autant plus déplacées dans les parties conformes au genre de l'opéra comique proprement dit, qu'elles excitent l'admiration la plus sincère en rehaussant les scènes élevées et pathétiques du drame. Mais il ne faudrait pas exagérer pourtant un manque de souplesse qui, après tout, atténue des oppositions par trop vives.

Au lieu de relever toutes les appréciations de tous les critiques plus ou moins compétents de l'époque, dont nous avons voulu prendre connaissance pour avoir la moyenne de l'opinion publique, nous croyons plus intéressant de résumer ici les impressions d'un maître, de Berlioz.

Dans son feuilleton du *Journal des Débats*, il avoue avec une humilité empreinte de malice que la fable ne lui a pas semblé partout également claire. Sur la foi des indiscretions qui précèdent toujours la mise en scène des grandes pièces, il s'attendait à retrouver les Huguenots de Scribe, tandis qu'à part la scène du festin commune à beaucoup d'autres opéras, il trouve un drame tout différent. Il note assez plaisamment l'abus des boissons variées : « On va, on vient, on danse, on chante; les dames de la cour boivent du lait, les Écossais boivent du vin, Guise boit du lait, la reine-mère boit du café; je n'ai jamais vu tant boire que dans cette pièce. Enfin, l'assassinat réussit : Guise, poursuivi par une vingtaine de soldats, vient tomber sanglant sur la scène; Catherine meurt d'épuisement; Henri III rend grâces à Dieu et retourne jouer à la paume. »

Il reproche au second acte un peu de froideur : « La cause en est sans doute à sa division en trois tableaux, dont chacun nécessite un changement de décorations qu'on n'a pas pu ou pas voulu faire à vue, préférant baisser la toile à chaque changement et interrompre ainsi l'action deux

fois de suite, en laissant à l'orchestre le soin de tenir en haleine l'attention des auditeurs, ce dont ils se sont montrés médiocrement satisfaits. »

Il laisse, d'ailleurs, aux hommes de lettres, l'appréciation de la pièce et se bornera à examiner la disposition des scènes pour la musique.

Il lui semble que tous les drames lyriques reposant sur les mêmes données, et il y en a un assez grand nombre, présentent des difficultés insurmontables soit au musicien, soit au poète. « L'amour, l'enthousiasme, la mélancolie, la joie, la terreur, la jalousie, le calme de l'âme sont des sentiments et des passions parfaitement propres au développement des forces musicales ; l'ambition, les intrigues politiques, au contraire, ne s'y prêtent en aucune façon. »

Il estime que les personnages politiques ne peuvent figurer dans un opéra sans perdre les principaux traits de leur caractère. Macbeth et Richard III seraient des personnages peu intéressants, l'ambition ne se prêtant point à l'analyse musicale. Appliquée à cette âpre et froide passion, la musique paraîtra toujours comme une robe d'or et de soie sur une statue de marbre.

Les auteurs, qui traitent de pareils sujets, ne l'ignorent pas ; aussi travaillent-ils à introduire des scènes fictives presque toujours mal adaptées aux scènes véritables, de là un drame boiteux et grimaçant, qui n'inspire pas le compositeur.

Berlioz avoue que, dans ces conditions, la tâche imposée à Onslow double son mérite et il est tout disposé à lui en tenir compte. Il admire la fécondité de ses inspirations, son rare talent de compositeur, et n'hésite pas à dire que c'est une des plus belles gloires musicales de la France.

Il était compté parmi les plus grands harmonistes de l'époque, aussi était-on dans une grande attente. L'ouverture « est d'une belle et large ordonnance, d'un style franc, vigoureux, incisif, d'une intention dramatique bien évidente et bien rendue. Il ne manque à ce morceau qu'une

phrase mélodique plus saillante; le chant épisodique de la clarinette ne me paraît pas tout à fait digne du cadre magnifique où l'auteur l'a placé. »

Dans le premier acte, Berlioz a été surtout frappé des couplets du duc de Guise « pleins d'une originalité charmante; » d'un quintette sans accompagnement et d'une chanson à boire « dont le singulier refrain se formule en une longue gamme, embrassant presque toute l'étendue de la voix; » enfin, du dernier chœur.

Au second acte il signale « une ravissante arabesque instrumentale sous un *canto parlato*, formée d'un dessin de violon essentiellement neuf et délicat. »

Il attendait ici un morceau à dessin *obstiné*, d'effet puissant; mais l'orchestre se tait et, ce silence, trompant son attente, lui donne à penser que l'on a pratiqué là une de ces horribles coupures imposées au compositeur par... n'importe qui. Car parmi les autorités artistiques qui peuvent soumettre le compositeur à la vivisection pendant les répétitions d'un opéra, Berlioz cite non-seulement l'auteur du livret, le directeur, mais les acteurs, le machiniste et, s'il y avait encore des chandelles, le moucheur et le sous-moucheur de chandelles.

Il sait, dit-il, « d'une manière positive, qu'un nombre considérable de fragments et de morceaux entiers d'une grande importance ont été de la sorte retirés de la partition de M. Onslow, et j'avoue que j'eusse été fort curieux de les connaître. » Parmi ceux qu'on a conservés, il ne veut pas oublier de citer « la scène de nuit où la jeune laitière allume son feu dans sa cabane pendant que les sifflements de la bise se mêlent aux crépitations du givre à l'extérieur. » Le *staccato* des violons avec les sourdines, accompagné de traits chromatiques *liés* des altos et des violoncelles, produit un effet vraiment magique, d'une nouveauté et d'un pittoresque achevés; on sent le froid.

Le grand air où le duc de Guise décrit sa prochaine entrée triomphale dans Paris, nous paraît aussi mériter le

brillant accueil qu'il a reçu, et par la pompe de son style mélodique, et par le luxe de bon goût de l'instrumentation.

Il remarque que la peur étant toujours à l'opéra comique le grand moyen d'exciter l'hilarité, Couderec exprime d'une façon fort plaisante sa peur obligée dans les couplets terminés en trio dont le chant a une tournure originale.

Berlioz déclare, enfin, qu'il lui est tout à fait impossible de juger définitivement un pareil ouvrage après une première audition; aveu qui, venant d'un maître aussi autorisé, devrait donner un peu plus de modestie aux critiques toujours prêts à légiférer et juger sans appel. Mais il voit là un beau succès pour Onslow (1).

Berlioz ne s'était pas trompé. L'opéra de *Guise ou les États de Blois* occupa longtemps la scène de l'Opéra-Comique.

Après le succès éclatant de *Guise*, G. Onslow pouvait espérer conquérir une belle place, et peut-être même l'une des premières, parmi les maîtres de la scène lyrique. Il avait victorieusement parcouru cette « route escarpée et couverte d'obstacles (2). » Il avait attiré la foule à ce « brillant monument où tous les arts se confondent, où l'architecte, le peintre et le sculpteur ont déployé leur magie, où le poète vient partager la couronne du musicien dont il inspire les chants, dont il féconde l'ardeur, antique asile où Gluck et Cimarosa, et d'autres encore, ont respiré le souffle créateur qui animait Sophocle et Euripide. »

Au moment même où il semblait près d'atteindre le but de tant d'ambitions humaines, Onslow s'arrêta tout à coup, revint en arrière et changea de voie. Il prit, pour n'en plus sortir désormais, cette « avenue où des sons doux et timides se perdent dans les airs, se mêlent au

(1) Berlioz n'oublie pas de rendre hommage à l'orchestre et à Girard qui le dirigeait avec une habileté consommée.

(2) V. F. Halévy : Éloge de G. Onslow.

bruit des molles fontaines, au froissement des feuilles doucement sonores; sous l'ombre de cette route mystérieuse se dérobe une retraite ignorée, un asile éclairé d'un demi-jour tranquille : là, quelques hommes amis de l'art, touchés de ses beautés intimes, écoutent avec recueillement de suaves inspirations que méconnaît le vulgaire, et savourent avec délices le murmure discret des mélodies qui se cachent et d'accords réservés aux sages. »

« M. Onslow choisit l'avenue paisible et enveloppée d'ombre dont nous venons de parler (1). »

A ces accords réservés aux sages, G. Onslow avait dû sa renommée naissante; s'il avait pu l'oublier, cette même année 1837 devait le lui rappeler par le précieux témoignage qu'elle lui apporta de l'étranger. Le Comité de la Société perpétuelle de Musique de Berlin lui adressa la lettre suivante pour le remercier de l'envoi d'un quintette :

« Monsieur,

» M. Zimmermann nous a remis le 22^e de vos quintuors que vous avez bien voulu destiner à notre Société. Jamais cadeau ne fut accueilli avec plus de joie et de gratitude. Nous ne saurions vous laisser ignorer, Monsieur, que notre association musicale, depuis sa formation, se voue avec une prédilection toute spéciale et bien naturelle à l'étude de vos ouvrages, et que notre satisfaction est au comble toutes les fois que nous parvenons à saisir les intentions de notre auteur favori, en exécutant avec précision ses productions délicieuses, marquées au coin du génie, et justement célèbres par un style original et brillant, un goût pur et des chants aussi vifs qu'animés.

» Jugez donc, Monsieur, du plaisir que nous avons éprouvé en obtenant de la part même de l'auteur vénéré l'un de ses derniers chefs-d'œuvre. Aussi conserverons-nous soigneusement le 22^e quintette comme un dépôt au-

(1) Id., ib.

quel nous attachons d'autant plus de prix que les mots obligeants tracés en tête du quintuor forment l'autographe du grand maître, qui par ce souvenir précieux vient de nous honorer infiniment.

» Veuillez agréer, Monsieur, avec la bonté qui vous caractérise, l'expression de notre reconnaissance et l'hommage de notre vénération.

» Berlin, le 30 juin 1837.

» *Le Comité de la Société perpétuelle de Musique :*

» HOFFMANN. KEMPF. KOEHLER. NITSCHK. VITHOVIUS. »

G. Onslow avait terminé alors 22 quintettes et 26 quatuors. Il était considéré comme le véritable continuateur des grands compositeurs de musique de chambre : Haydn, Mozart, Beethoven. Cette gloire moins brillante, mais non moins solide que l'autre, pouvait bien le tenter.

Les encouragements ne lui manquaient pas, et prenaient parfois la forme la plus flatteuse. Ainsi, à la dédicace d'un nonetto composé en 1840, le prince Albert, époux de la reine d'Angleterre, répondit par l'envoi de ses œuvres gravées dans une édition unique, spécialement destinée au compositeur français, avec cette dédicace de sa main : *To Geo. Onslow esq., Albert* (1).

Il reçut un hommage plus flatteur encore, d'un maître fantasque, irascible, redouté de tous. On connaît la sévérité proverbiale de Chérubini, ce tyran du Conservatoire, qui semblait copier les colères violentes et les façons autocratiques de son maître impérial. Jamais il n'accordait de louanges à personne, et on lui prêtait ce mot : « Quand

(1) A propos de signature, j'en ai vu une qui m'a fait un sensible plaisir. Le prince Albert, le fournisseur des héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre, m'a envoyé la collection de ses œuvres musicales, avec cette inscription : « To George Onslow esq., Albert. » Vous pensez, Madame, qu'une telle forme d'envoi m'a été agréable. Aussi vais-je lui adresser mon Nonetto, avec cette différence que mon écriture ne se bornera pas aux mots : To Albert, George Onslow. » (Lettre à M^{me} d'Espinay, 28 mars 1849.)

zé né dis rien, c'est qué zé souis content. » Or, un jour, à l'audition d'une symphonie d'Onslow au Conservatoire, on le vit monter le théâtre, se diriger vers le pupitre du chef d'orchestre, déchirer une feuille de la partition et l'emporter. Les exécutants étaient fort émus, et l'auteur encore davantage. Son inquiétude ne se calma qu'en recevant d'un serviteur du célèbre maestro la page symphonique copiée de la main même de Chérubini, avec cette assurance flatteuse que depuis longtemps il désirait un autographe de lui. Cet échange flatteur le rassura, car il avait oublié que le maître n'avait rien dit, et qu'en conséquence *il était content* (1). Ainsi que le remarque Halévy, Chérubini, par un hommage aussi flatteur que délicat, semblait indiquer d'avance aux suffrages de l'Académie celui qu'elle choisit pour lui succéder.

Après son élection (1842), G. Onslow reçut d'un ami :

Une marche pour trompettes et cornets en *la*,
pour cors en *la*,
pour cors en *mi nat.*,
pour 1^{er} et 2^e trombones,
pour 3^e trombone et ophicléide,
pour timbales en *la*.

Après une Introduction *allegro maestoso strepitosissimo*, vient le récitatif suivant :

A ce poste d'honneur que tout le monde leur envie,
Que l'intrigue parfois escamote au talent,
George, on t'a nommé ; c'est à l'Académie
Que j'adresse mon compliment.

Suit un Andante préparé par la mention : *Inchinandosi*,
1^{ers} violons, 2^{es} violons, violes, violoncelles, violonards,
d'une ligne seulement.

(1) Chérubini déconcertait tout le monde par ses boutades inattendues. Un chanteur célèbre dans le Midi avait réussi à le charmer par la beauté de sa voix et son réel talent. Malheureusement, ce n'était pas un Adonis. Chérubini lui dit : « Mon ami, vous entrerez certainement à l'Académie nationale de musique, et parmi les premiers, quand on y admettra les singes. »

On lit au bas de cette deuxième page :

« Paris, le 22 novembre 1842 de la fête de notre sainte patronne. »

Un sceau de cire rouge est encadré de la mention suivante :

« *Ne varietur*. Signé de notre sceau de cire rouge, ce qui veut dire que je n'aime pas les variations et que je ne voudrais pas être avarié. Tout cela ne m'empêche pas d'ajouter une variante. »

L'écriture ressemble beaucoup à celle d'Halévy.

Sa réputation de compositeur s'étend et grandit en Europe. Partout on joue ses œuvres, et partout il a des admirateurs enthousiastes. En 1846, la grande association musicale des trois villes d'Aix-la-Chapelle, de Dusseldorf et de Cologne, l'invite à un concert où l'on devait jouer ses œuvres. Cette fête avait lieu le dimanche de la Pentecôte et les deux jours suivants. Les chœurs sont composés de six cents chanteurs. L'orchestre est formé des artistes et amateurs des trois villes, au nombre de trois cents. Il suffit de lire dans les journaux la relation de ces imposantes cérémonies, ou dans le livret qui contient les paroles des chœurs et les noms des exécutants, pour avoir l'idée de l'importance de ces réunions et de la passion inspirée aux Allemands par l'exécution des chefs-d'œuvre musicaux. Il y a là une institution nationale qui rappelle les fêtes de la Grèce, et contribue à développer l'esprit patriotique sans nuire à la gloire des maîtres étrangers.

Onslow raconte dans une de ses lettres qu'il suffit de quatre répétitions pour assurer une exécution des plus remarquables avec les nuances les plus fines.

Au moment décisif, on voit le chef d'orchestre s'avancer vers Onslow et lui remettre sa propre baguette. Ce chef d'orchestre était Félix Mendelssohn-Bartholdy. Quel plus bel hommage que celui du grand symphoniste de l'Allemagne s'effaçant ainsi gracieusement devant le grand compositeur français !

Ceci se passait à Aix-la-Chapelle, le 3 juin 1846.

L'année suivante, il était convié à la fête de Cologne avec Spontini.

Un journal de cette ville, daté du 20 mai 1847, relate en ces termes les apprêts de la fête qui eut lieu le lendemain :

« Hier au soir, vers dix heures, il régnait dans les rues aboutissant au Rhin une affluence et un joyeux empressement qui dénote un des traits caractéristiques de l'amour des arts qui anime nos habitants.

» Les grands maîtres de l'art musical, Spontini et Onslow, étaient arrivés par le chemin de fer belge-rhénan fort tard dans la soirée, venant de Paris pour assister au festival, et avaient été reçus à la station par une députation du Comité directeur. Maintenant c'était le corps entier des Enfants d'Apollon qui, le maître de chapelle Dorn à leur tête, venaient, à la lueur des flambeaux, leur donner une sérénade vocale et instrumentale.

» La beauté de la soirée, le silence et l'ordre parfait qui régnait dans cette foule malgré sa vive émotion, l'excellente exécution des différents morceaux, tout se réunissait pour donner un caractère singulièrement solennel à cet hommage rendu au génie, comme le prouvèrent l'émotion et les vifs remerciements des deux lauréats, qui, quoique déjà vétérans d'âge, ont encore toute la chaleur de sentiment de la jeunesse.

» Ils vinrent au milieu des groupes des chanteurs, et, tandis que Spontini, après leur avoir témoigné toute sa gratitude, retournait auprès de sa famille, qui l'a accompagné ici, le cœur chaud et expansif d'Onslow l'entraînait à ne pas se séparer encore d'eux. Il les suivit à la salle de l'ancienne Bourse, d'où le cortège était parti et où il resta longtemps avec eux, écoutant leurs chants et leur témoignant la plus franche cordialité. »

Les Allemands savaient alors distinguer entre la cordialité française et l'égoïsme italien!... L'avenir leur prouvera peut-être qu'ils ont eu tort de l'oublier.

L'éclat de ces grandes fêtes n'enlevait rien pour lui au prix des cérémonies plus modestes qui le rappelaient dans sa ville natale. Ceux qui l'ont connu peuvent dire que les théâtres d'Aix-la-Chapelle et de Cologne avaient pour lui moins d'attrait que la tribune de l'église Saint-Genès, dont il était marguillier. On se souvient encore de la joie qui éclatait dans ses inspirations brillantes lorsqu'il inaugura les orgues de sa paroisse en 1847.

En souvenir de l'accueil enthousiaste qu'il avait reçu au-delà du Rhin, et de la conscience avec laquelle les artistes étrangers étudiaient et exécutaient ses œuvres, il dédia à ceux de Cologne un quintette qui lui valut un précieux cadeau : c'est une lettre de remerciements, écrite sur vélin et encadrée de miniatures dignes des plus beaux missels du moyen âge (1).

Les plus grands artistes exécutaient publiquement ses œuvres. Thalberg, le célèbre pianiste, venant demander au public parisien la consécration de sa renommée, choisit pour débiter le grand septuor de notre compositeur. Onslow fut le premier auteur vivant dont l'orchestre du Conservatoire fit entendre les symphonies.

Voici donc un ensemble de faits qui portent avec eux leur commentaire. Ils signifient que G. Onslow n'a pas eu seulement une réputation locale, mais une renommée universelle. Il a connu la gloire, il a joui de ses trésors les plus riches et de ses dons les plus gracieux. Il en a connu aussi la menue monnaie, la monnaie de billon, un peu lourde parfois, et qui laisse aux mains une trace importune. Car un homme célèbre ne peut avoir ses admirateurs sans avoir aussi ses fâcheux, et il est parfois bien difficile de distinguer les uns des autres. Rien ne ressemble autant à un fâcheux qu'un admirateur enthousiaste, et réciproquement, si le premier sait bien jouer son rôle. Il faut l'épreuve du temps, car la distinction disparaît suivant

(1) Voyez à l'Appendice.

le moment plus ou moins opportun, d'une visite ou d'une rencontre ; c'est plus tard seulement que l'on sait bien à qui l'on avait affaire. Ceci soit dit en passant pour répondre à une plainte très mal fondée, selon nous, contre l'hospitalité du château de Bellerive. On n'a pas réfléchi que les pèlerinages pieux, mais trop fréquents, transformaient les visites en corvées d'exhibitions ininterrompues ; qu'à ce compte, une maison privée serait bientôt transformée en hôtellerie, et que, pendant la durée des stations thermales, il aurait fallu créer dans la famille un emploi spécial de *montreur* de G. Onslow.

Même en temps ordinaire, soit en Auvergne, soit à Paris, il recevait souvent des demandes de secours et y répondait généreusement. Une dame de grande famille déchuë, qu'il a obligée en rachetant son piano et son mobilier, en lui fournissant même du bois, abuse de ces circonstances pour le prier d'insérer dans ses œuvres un thème de sa composition. Excellente occasion, sans doute, de passer avec lui à la postérité.

Les Allemands avaient publié dans leurs journaux une de ses petites compositions autographiées (1). De toutes les parties de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Amérique, les musiciens implorent des autographes.

Une lettre du célèbre Baillot signale au maître deux dames suissesses absolument folles de ses œuvres et de lui. L'une d'elles lui écrit dans des termes exaltés dont la sincérité ne paraît pas devoir être suspectée. Nous en donnons ici un extrait à titre de curiosité.

Voici d'abord la lettre de Baillot :

« Mon cher monsieur Onslow,

» Je me suis présenté chez vous pour avoir le plaisir de vous voir et pour vous renouveler mes remerciements des nouveaux trésors de votre composition dont vous m'avez

(1) Voir à l'Appendice.

enrichi : j'ai eu bien du regret de ne vous avoir pas rencontré.

» Je voulais aussi m'acquitter d'une commission qui m'a été donnée par la très aimable dame G. G. (1), dont vous devez vous rappeler toutes les perfections pour peu que vous l'ayez rencontrée une fois. Elle m'écrit entre autres choses, de Lausanne où elle réside, ce qui suit sur votre compte :

« Si vous rencontrez M. Onslow (à la condition qu'il se » *souvient* de moi), dites-lui que j'en deviens folle, en » compagnie d'A. (jeune et très intéressante amie de » M^{me} G.). Nous le tenons au piano, et quoiqu'il n'ait » jamais consenti à m'écrire quelques lignes pour mon » orgue, j'ai trouvé bonne et succulente nourriture. Quel » bel adagio dans sa symphonie en *la* ! Il se partage à » merveille entre 4 pattes, orgue et piano. J'espère qu'il » compose toujours. Je viens de copier en vraie gour- » mande tout le quinzième quintette, œuvre 38, arrangée » à 4 mains. A. le joue avec bien de l'intelligence et » déchiffre remarquablement bien. Le bon Dieu me l'a » décochée pour que je n'aie pas tout à fait au fond du » bourbier. »

» Mettez-moi à même, je vous prie, de répondre à cette excellente dame ce qu'elle peut espérer de votre bon souvenir... un de vos plus doux accords et votre nom au bas... en attendant quelques-unes de vos belles inspirations. Jamais elles ne pourraient tomber en de plus dignes mains ! Jamais âme plus élevée, talent plus sublime, cœur plus généreux ne saura mieux les apprécier ! Je partagerai sa reconnaissance avec tous ceux qui vous admirent et qui vous aiment, et j'ose me dire un des premiers

» Votre dévoué et affectionné serviteur,

» BAILLOT,

» Rue de la Chaussée-d'Antin, 83.

» Paris, 20 avril 1835. »

(1) Suit le nom et le prénom, que nous ne croyons pas devoir reproduire.

Certes, le grand violoniste n'a pas failli à sa mission ; l'insistance de sa lettre le prouve. Mais M^{me} G. G. vient s'adresser directement au maître. Après quelques phrases superflues, elle exprime ainsi ses sentiments :

.
« Tout ceci doit vous paraître bien inutile ; mais j'avais besoin de causer avec vous, de vous remercier de cœur de tout ce que vous communiquez de pensées sérieuses, profondes et consolantes. La musique telle que vous la créez, telle que Beethoven, Hændel et Palestrina l'ont comprise, a un but bien plus élevé que celle qui ne parle qu'aux oreilles. Celle qui cherche l'âme ne la trouve que pour la retremper, pour lui rappeler sa noble origine et lui en porter un reflet. Que ne puis-je entendre exécuter tout ceci, comme autrefois, par notre excellent ami M. Baillot. Je regrette, à ne jamais en prendre mon parti, de ne pouvoir plus courir à ces soirées de quatuors. Que de choses dites et senties ! Que de nuances ! On en sort avec mille émotions, qui toutes tendent à porter au bien. »

Enfin — et c'est le dernier trait de ce genre que nous nous permettrons de citer, — il lui est arrivé, ainsi qu'à plus d'un homme célèbre, d'inspirer non-seulement les mamans, mais encore les petites filles. Au lendemain d'une audition, une dame lui adresse un morceau que l'audition est censée avoir inspiré dans la nuit à sa fillette, âgée de dix ans. La piécette existe encore ; nous l'avons eue sous les yeux ; elle est certainement enfantine de caractère, et paraît écrite de la main d'une enfant. C'est tout ce que nous pouvons garantir. G. Onslow recevait gracieusement tous ces assauts avec l'aménité d'une exquise politesse qui ne veut pas se défendre. Aussi son obligeance universellement connue, sa haute compétence le faisait rechercher pour siéger dans des jurys où l'on n'exigeait que sa collaboration, sans demander sa présence. Il fut appelé à juger de cette façon les concours de Hollande sur l'invitation formelle du roi. Mais bien souvent il n'en était pas

quitte à si bon compte, en province surtout, où il assistait sans sourciller et avec une bonne grâce parfaite, non-seulement à des examens, à des distributions de prix, mais encore à ces auditions d'élèves qui peuvent être la joie des familles, mais ne représentent pour un artiste que des séances d'orthopédie musicale.

A part ces petites misères avec lesquelles les hommes illustres paient les intérêts de leur renommée, Onslow semblait avoir pour lui toutes les conditions de bonheur : une famille charmante, où on l'adorait, des amis nombreux et fidèles. Il était respecté et aimé de tous ses concitoyens ; il jouissait d'une belle fortune. Le nombre de ses admirateurs allait croissant tous les jours, en France et à l'étranger. Les marques de distinction, les honneurs lui venaient de tous les pays civilisés. Il trouvait en France une seconde famille, dans la société de ses collègues de l'Institut, qui n'avaient pas tardé à apprécier les hautes qualités de son esprit et de son cœur (1).

Maint homme de génie, et d'un génie supérieur au sien, nous pouvons citer Berlioz par exemple, n'a pas obtenu de son vivant ces honneurs qui ressemblaient parfois à une apothéose. Eh bien ! malgré tout, G. Onslow n'était pas heureux ! Que lui manquait-il donc ?... Ah ! c'est que dans ce concert de louanges universelles il entendait, lui, une voix dissonante, et c'était la sienne, cette voix de la conscience à laquelle on n'impose pas silence comme l'on veut. G. Onslow était le seul qui ne fût pas content de lui, et il faisait, à ce propos, la dure expérience de la parole du Fabuliste :

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

Nous avons vu poindre ce secret mécontentement, cette sorte d'amer dédain de son œuvre dans deux lettres de 1817 et de 1818, citées plus haut. Ce sentiment revit par

(1) Voir à l'Appendice quelques lettres intéressantes attestant ces relations.

intervalles, se fait jour dans une lettre à M^{me} d'Espinay, et ne semble pas s'affaiblir à la fin de sa carrière :

« Je n'ai pu hier, sans émotion, entrer dans ce petit salon où votre délicieux talent m'a si souvent charmé, et où j'allais voir ma nièce qui l'occupe actuellement. Je voyais la place de ce bon piano, celle du portrait de notre excellent M. d'Espinay ; il me semblait encore lire sur sa figure le bonheur qu'il tenait de vous. Il me faudrait le retour de ces douces sensations pour me rendre à mon goût pour la musique qui m'a abandonné. J'ai composé, dans le cours de l'été dernier, un Quintette pour instruments à vent et un second pour instruments à archet. Je crois que ces deux ouvrages auront quelque succès ; mais plus j'examine ce qui sort de mon cerveau, et plus il me semble que je manque d'invention. Je ne dis pas qu'il n'y ait quelquefois du charme dans mes inspirations, mais elles ne me semblent pas neuves, et cette pensée me donne du souci. »

Daté de Clermont, le 31 décembre 1850.

Bien des circonstances, d'ailleurs, se réunissaient pour le faire rentrer en lui-même et lui inspirer de pénibles réflexions. Il avançait en âge : peu à peu se développaient des infirmités cruelles. Cette funeste blessure qui lui avait inspiré le Quintette de la Balle dont il avait dit : « Je ne voudrais pas pour beaucoup ne l'avoir point fait, » cette blessure était guérie en apparence, mais elle avait provoqué des douleurs névralgiques parfois intolérables. Il avait besoin de consolations, et à ce moment, les plus douces de toutes, celles de son art, menaçaient de lui faire défaut. Il trouvait aussi des souffrances aiguës dans les interminables lenteurs de l'édition de ses œuvres :

« Vous avez la bonté de regretter l'ajournement de la publication de *notre* Septuor. La contrariété que j'en éprouve est extrême et a contribué au découragement que je sens pour la composition. Outre l'œuvre que j'ai eu tant de bonheur à vous consacrer, mon Nonetto, et l'un

de mes meilleurs Quintettes auront été un an ensevelis... J'ai insisté, Madame, pour que le Septuor fût publié le premier. »

Bellerive, 12 juin 1850. (Lettre à M^{me} d'Espinay.)

En dernier lieu, il faut l'avouer, puisqu'en un certain sens c'est un honneur pour lui, G. Onslow ne pouvait se plier aux exigences de la vie parisienne. Il trouvait même ses devoirs de membre de l'Institut trop souvent incompatibles avec sa liberté. Il refusait de se contraindre même aux visites par lesquelles on cultive de puissantes camaraderies, n'admettant que le public pour juge et disant volontiers comme Alceste : j'ai tort ou j'ai raison ! De plus, la dignité de son caractère et ses instincts de gentilhomme provincial le faisaient regimber contre des obligations de nature presque servile qui préparent et entretiennent des officines de publicité. On en usait alors ; quel abus n'en a-t-on pas fait depuis ? G. Onslow appartenait à cette élite de plus en plus rare d'artistes qui vont à l'hymen de la gloire, mais se détournent avec horreur du proxénétisme de l'opinion. On en jugera par les extraits suivants :

« Madame,

» Mon séjour à Paris s'est prolongé cette année plus qu'à l'ordinaire, par suite de l'absence d'Halévy, que les répétitions d'un opéra ont appelé à Londres. Il m'a fallu le remplacer dans l'examen et le jugement du concours d'essai, fonctions que j'ai jusqu'ici déclinées ; mais il m'a bien fallu céder aux instances de mes collègues, et le 8 de ce mois, je me suis nourri de onze fugues depuis 9 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Le lendemain, j'ai repris la route d'Auvergne et mon premier soin a été de vous adresser par la diligence les différents morceaux de musique de piano que je vous ai choisis, etc. »

Bellerive, 12 juin 1850. (Lettre à M^{me} d'Espinay.)

7 Dans une lettre de Paris, 20 février 1850, il apprend à sa correspondante l'ajournement de la publication du Nonetto de son Sextuor et du Quintette écrit pour *ses sectateurs* de Cologne. Son éditeur avait été retenu par la maladie six mois en Bohême. Il faut attendre janvier de l'année suivante.

« Ceci est pour moi une très fâcheuse nouvelle, en ce que des compositions récentes ne pourront être éditées qu'en 1852. C'est me mettre à la *retraite*, et je la prends.

— Il fait, dit-il, d'excellente musique chez M^{lle} de Malleville. »

« Elle a joué, samedi dernier, un Septuor de moi qui a été écouté avec faveur, et pour qu'il ne se suivît pas trop d'amour-propre de ce succès, j'ai entendu le lendemain un Quintette, ma dernière composition, que j'ai trouvée détestable. »

« M^{me} Onslow, retenue en Auvergne par la première communion du Benjamin de ma tribu, ne m'a accompagné. Je suis remplis donc seul (*sic*) le rôle de *cerf aux abois* et cours du matin au soir poursuivi par la nécessité d'entretenir des relations avec 500 personnes, et l'on veut qu'avec cette vie-là je passe six mois de l'année à Paris! Au bout de six semaines de tortures, je cède et ne demande qu'à rentrer dans le calme et la monotonie de la province. »

Il connut de bonne heure et éprouva longtemps les déboires des compositeurs dont le talent ne suffit pas à assurer l'exécution de leurs œuvres. Vers la fin de sa carrière, il recevait une lettre, datée du 1^{er} mars 1849, chef-d'œuvre de diplomatie, pour laquelle le secrétaire de la Société des Concerts du Conservatoire lui annonçait, avec tous les ménagements possibles, qu'on ne jouerait pas ses symphonies. « Les nombreux et fidèles abonnés, dit-il, ont tracé un cercle dont la Société ne peut guère sortir. Cependant, on hasarde quelques tentatives pour *faire ap-*

précier des modernes Popilius des œuvres remarquables, quoique non signées, de Haydn, Mozart et Beethoven, et celles dont vous avez été l'objet sont un puissant témoignage que nous n'avons pas toujours tort. Or, cette année, nous plaçons dans nos programmes les noms de plusieurs compositeurs qui n'ont point encore affronté la terrible épreuve d'un public pour lequel le talent et le génie sont beaucoup, sans doute, mais qui n'en comprennent toute la valeur que lorsque les auteurs ont cessé de vivre. Cette injuste prévention ne nous touche nullement en ce qui vous concerne, etc., etc. »

Oui, mais le coup est porté, et de main de maître.

G. Onslow l'a senti.

Aussi dans une lettre du même mois (28 mars 1849, à M^{me} d'Espinay, il s'en explique dans des termes dont la brièveté concentrée en dit plus que de longues phrases.

« Des engagements avec Halévy, M^{me} Farren, Berlioz, etc., m'ont tout naturellement fait mettre de côté. Je m'en suis consolé il y a quelques jours, en étant le témoin du froid accueil fait par un public prévenu, à tout ce qui n'est pas signé : Beethoven. »

Il est donc désolé qu'on ne joue pas sa musique au Conservatoire ; mais, par une aggravation douloureuse, il est saturé de musique, dit-il, avec un régime de deux concerts par jour. Enfin, quand on exécute ses œuvres, on les joue trop souvent.

« Il vous suffira de savoir, Madame, que j'ai entendu, vendredi dernier, mon Sextuor (l'ainé) pour la dixième fois !! et vous voulez que j'aime ce malheureux enfant ! Au reste, et maintenant que le mal est fait, j'en prends mon parti. Ma musique de piano, si longtemps ignorée, est devenue à la mode. Mes deux duos à quatre mains sont sur beaucoup de pianos. » (Lettre à M^{me} d'Espinay, 16 avril 1851.)

Ces compensations bien méritées étaient trop rares. A la même date, il avait aussi la joie d'annoncer à son

excellente amie M^{me} d'Espinay l'envoi du Sextuor qu'il lui a dédié. — Mais cette joie n'est pas sans mélange. A mesure qu'il se sentait vieillir, vers 1850, il était très affecté de cette idée que ses compositions récentes ne pourraient être publiées qu'après un délai de deux années. Quand il atteignit cette date fatale, il dut se rendre à Nérès pour chercher un remède à une cruelle névralgie. De là, il écrit encore à sa fidèle amie, se plaint de sa surdité, de la perte de l'œil gauche. Il craint de devenir aveugle, et avoue que ces appréhensions le rendent taciturne et sauvage.

« Je ne vous parle musique que pour mémoire, dit-il, car, depuis un an, je ne m'en suis nullement occupé. »

Sa bonté naturelle reprenant le dessus, il termine par ces mots délicats :

« *Votre Sextuor a eu beaucoup de succès à Paris.* »

Il mourut le 3 octobre de la même année (1852).

Souvent il exprimait la crainte de se survivre, en quelque sorte, à lui-même, d'être témoin de la disparition graduelle de ses facultés, et d'assister ainsi à ses propres funérailles. Ces appréhensions ne furent pas justifiées, car il conserva jusqu'au dernier instant son aménité, sa politesse et sa bonté.

A cette date de 1852 figurent plusieurs notices nécrologiques dans l'album conservé pieusement par M. de Pierre, son petit-fils. Aucune ne nous a plus touché qu'une lettre, la dernière de toutes, adressée à la veuve du grand compositeur ; elle est signée de la main de ces mêmes musiciens de Cologne jadis si fiers de la dédicace d'un Quintette.

On aime à voir ces amis des premiers jours rester les amis de la dernière heure. On aime à croire que, pour les nobles cœurs, il est un autre attrait que celui du bonheur et de la gloire. Ces artistes en donnèrent bien la preuve et s'honorèrent eux-mêmes par ce suprême honneur rendu à celui qui n'était plus !

Nous résumerons brièvement la vie de G. Onslow en y distinguant trois périodes. Dans le cours de la première, qui s'étend jusque vers 1818, il cherche d'abord sa vocation et prépare sa technique musicale.

La deuxième est marquée par le succès, les honneurs, la gloire. Mais la satisfaction qu'il en ressent n'est jamais sans mélange. Sa musique ne pouvait être populaire ; il le savait bien ; il en avait pris son parti et répondait spirituellement à ceux qui prenaient la peine de le constater : « Croyez-vous que je n'en souffre pas assez ! car enfin je ne m'entendrai jamais jouer sur les orgues de Barbarie. » — Mais il s'infligea à lui-même de véritables tortures, à partir du jour où il conçut des doutes sur l'originalité, cependant très-réelle, de son œuvre ! Ce sentiment, s'ajoutant à l'effet de l'âge, devait préparer une période de caducité physique dont son esprit ne ressentait aucune atteinte appréciable dans son œuvre. Ce grand artiste possédait l'art suprême, le charme qui conjure toutes les défaillances, l'inaltérable bonté toujours souriante même à la douleur.



Nous devons maintenant rassembler les traits principaux de cette étude dans un ordre plus restreint et envisager chez George Onslow l'homme et l'artiste.

L'homme nous apparaît de bonne heure ; nous l'avons vu poindre dans l'enfant, lorsqu'avec une maturité précoce se développaient ses qualités natives de sensibilité affectueuse, d'intelligence et de volonté.

Une lettre de son père nous apprend les ressources inappréciables que sa riche nature offrait à l'exilé :

« Aussitôt que ma femme a vu qu'il était impossible de rien obtenir pour moi, elle m'a proposé de me donner mon George pour me consoler ; vous devinez que je n'ai pas pu résister à sa proposition, et il n'a pas eu la moindre difficulté d'obtenir tous les certificats et passeports néces-

saires pour venir me joindre. Mon domestique de même (qui n'a jamais voulu m'abandonner, malgré les sollicitations de sa femme) a obtenu les passeports qu'il lui fallait, et nous sommes tous trois établis ici. J'ai trouvé un logement commode, un bon instituteur pour George (l'abbé de Mire....., grand-vicaire de l'ancien évêque d'Autun). Il va avoir un bon maître de piano et de dessin, et j'ai lieu d'espérer que son éducation ne souffrira pas pour avoir quitté le reste de sa famille et pour m'avoir donné des marques de tendresse et de piété filiale que je crois sans exemple, qui honoreront un fils de trente ans, et qui seraient toute ma consolation et tout mon bonheur, s'il m'était possible d'être heureux. »

Lettre à M^{me} d'Alagnac, de Hambourg, 23 janvier.

Sa volonté droite et énergique, dirigée par une intelligence vive et éclairée, le portait naturellement à rechercher la vérité en tout, sans tenir compte des préjugés et de la mode. Il faut toujours une grande sincérité et une certaine force de caractère pour résister au goût du jour et refuser son admiration au génie que tout le monde adore. G. Onslow avoue franchement, quoiqu'il en souffre, que l'œuvre de Mozart le laisse insensible. Par combien d'hommages multipliés et d'actes d'adoration effaçait-il plus tard ce blasphème involontaire envers Mozart, qu'il considéra comme un dieu jusqu'à la fin de sa vie !

Il attirait d'abord les regards par la beauté de sa physionomie, la noblesse et la grâce naturelle de son attitude, qui au témoignage de tous ceux qui l'ont connu, l'auraient fait remarquer partout où il paraissait. Écoutons Marmontel :

« Ses amis peuvent se rappeler quelle vive sympathie pour l'homme se joignait naturellement à la vive admiration pour le compositeur. Le portrait le mieux réussi de G. Onslow est celui de Grevedan, mais je n'ai pas besoin de le consulter pour retrouver dans ma mémoire cette noble figure aux traits réguliers et purement dessinés, un des plus

beaux spécimens de la grande race britannique, tempéré et complété par un heureux mélange de grâce française. Le front haut, le nez bourbonien, l'ovale correct de la figure, la bouche arquée et souriante, le regard franc et bienveillant attiraient et charmaient par la douceur et par la bonté. La taille au-dessus de la moyenne, la démarche vive, l'abord résolu complétaient cet ensemble à la fois imposant et sympathique. »

Dans la vie ordinaire, il était calme, taciturne et rêveur. Il vint un jour de Bellerive à Clermont sans dire un seul mot à son fils. M^{me} d'Espinay eut souvent l'occasion de lui dire : « A quoi rêvez-vous donc ? Vous composez sans doute ? » Il semblait se réveiller alors et avouait qu'il cherchait des combinaisons harmoniques. Il tirait souvent de sa poche un petit cahier réglé sur lequel il notait les motifs qu'il craignait d'oublier.

Dans les réunions d'artistes ou d'amateurs, il était tout autre. Sa franchise, la naïveté de sa nature expansive éclatait en mille saillies imprévues. Un jour, à la Chassagne, chez M. de Riberolles, il adressa des reproches sévères, en termes assez crus, à M^{lle} de Malleville, sur l'interprétation de certains morceaux classiques. Pourquoi donc avait-on commis l'imprudence de lui demander son avis, en essayant de lui imposer par des applaudissements une admiration de commande ? « Mademoiselle, dit-il, vous avez joué comme un petit. . . . » (La crudité de l'expression devançait le langage d'un héros de *l'Assommoir*.) M^{lle} de Malleville lui demande une leçon, reprend la pièce à son tour. Onslow lui prend les mains et sur le ton d'un profond repentir : « Pardon, Mademoiselle, c'est moi qui suis un gros. . . . » (1).

Une autre fois, à peine avait-il frappé le dernier ac-

(1) Musart s'excusait un jour d'avoir mérité ses reproches par une mauvaise interprétation de son œuvre. « Nous avons perdu l'habitude de la musique classique, disait-il. » « Alors, reprit Onslow, vous devriez bien aussi perdre l'habitude de jouer mes compositions ! . . . »

cord d'un morceau à quatre mains joué avec M^{me} d'Espinoz, il se lève, brûlant d'enthousiasme, embrasse l'éminente pianiste devant tout le monde et s'écrie : « Madame, nous ne faisons qu'un. »

« Quoi qu'il essaie, dit un critique du journal le *Pays*, on peut être sûr que la chaleur, la verve, l'élan ne lui feront pas défaut, et qu'un bond vigoureux le portera au but. C'est là le trait saillant, le côté intéressant du talent de M. Onslow : une sève, un feu, un entrain dont ceux qui ne le connaissent point ne sauraient avoir une idée. Assiste-t-il à l'exécution de « sa musique », ses encouragements ardents électrisent les artistes ; son expressive pantomime les entraîne, son inspiration les enlève de terre. Impossible de rester froid devant un pareil homme. Le plus glacé dégèlerait à ce foyer (1). »

Quelquefois il lui arrivait de concilier d'une façon très comique son désir d'encourager les artistes et sa crainte de passer pour dupe. Un témoin nous a raconté que, lorsqu'il dirigea à Clermont la représentation du *Duc de Guise*, il applaudissait à tout rompre, lançant ses mains vers la scène et retournait la tête vers ses amis en leur disant d'un air navré : « Mon Dieu, que c'est donc mauvais ! » En même temps il semblait rire et pleurer.

Un vif sentiment de la valeur de son œuvre lui inspirait des paroles d'une franchise et d'une naïveté incomparables. Pendant la première représentation de *Guise*, la musique qui accompagnait la chute du grésil était fort applaudie. Onslow s'écria de la coulisse : « Ecoutez-les ! entendez-vous ? Ah ! tout à l'heure, quand viendra le Trio, ce sera bien autre chose ! »

Heureusement, toute cette fougue était tempérée par une exquise politesse, politesse que nous appelons de l'ancien temps, sans nous douter qu'elle était en décadence

(1) Marmontel dit qu'il applaudissait si volontiers les autres, et avec tant de chaleur, que la fréquence de ses applaudissements fut prise parfois pour une affectation de cordialité. Ceux qui jugeaient ainsi ne le connaissaient pas.

sur celle d'une époque plus ancienne encore. Ainsi les maîtres de politesse du xvii^e siècle avaient été remplacés, au xviii^e, par les maîtres d'agrément. La reine Marie-Antoinette, ennemie du cérémonial, avait banni en riant beaucoup d'anciens usages sous le nom de M^{me} de l'Étiquette. Elle inaugurait elle-même une petite révolution contre l'une des formes du despotisme qui gênait tout le monde à toutes les heures du jour. Bientôt la mode s'en mêla, et Monteil nous apprend que la science, le bon ton des salons, ne consista guère qu'à entrer hardiment, qu'à sortir hardiment, qu'à parler tout haut, qu'à passer la tête haute, qu'à tenir les mains dans les goussets ou dans les poches.

G. Onslow était du nombre des gentilshommes de province qui n'avaient pas suivi ce progrès, si c'en est un. Il avait conservé beaucoup des manières, des attitudes et des formules solennelles maintenues par la fréquentation des salons. Il abordait voiontiers une dame en lui disant qu'il aurait bientôt l'honneur d'aller la voir chez elle et de lui faire sa cour.

Ces façons surannées, ridicules peut-être chez d'autres, ne choquaient pas chez M. Onslow ; d'autant plus que sa politesse ne fut jamais, comme pour tant d'autres personnages, le mur de glace qui les sépare de tous les hommes d'une classe différente considérés comme importuns. C'était chez lui un moyen non pas d'écarter les gens, mais de les attirer et de les séduire.

On le savait bien à Clermont, où il était prêt à obliger tout le monde. Il se montrait particulièrement bon, gracieux et aimable envers les jeunes gens qui cultivaient l'art musical ; il les considérait comme faisant partie de sa famille. Parmi ceux-ci il avait remarqué un jeune pianiste et ne manquait jamais d'aller le voir à Paris, l'encourageant au travail, servant de trait d'union entre ses maîtres, ses parents et lui. Il répondait à toutes ses lettres.

« Mon cher Jules Je n'ai pas besoin de vous dire

que les vœux que je forme pour votre succès, votre bonheur, ne peuvent s'affaiblir. Je le disais ce matin à vos bons parents, à qui je me suis empressé d'aller donner de vos nouvelles, et ils ont très justement fait remarquer que j'avais pour vous les sentiments d'un père.

(Lettre à J. Cazenaud. Clermont, janvier 1851.)

— « Vous êtes revenu à Paris, mon cher Jules, avec une étude que j'ai trouvée très bonne..... Cette œuvre, votre début, ne peut que faire honneur à son auteur, par l'unité de pensée, le piquant de quelques modulations et l'effet qu'on obtiendra en l'exécutant bien..... Comme c'était mon projet, j'arriverai à Paris dans le cours de février et m'empresserai d'aller voir votre cher maître, pour lequel je professe autant d'estime que d'affection ; rappelez-moi, je vous prie, à son bon souvenir. »

(Lettre à J. Cazenaud, 2 janvier 1852.)

Dans cette atmosphère d'universelle sympathie créée par l'excellence de sa nature, sa prédilection l'attirait vers un petit cercle d'amis plus intimes, ceux qui partageaient son goût pour la musique : M. de Murat, qui l'encouragea et le guida le premier de ses conseils ; M^{me} d'Espinay, dont le beau talent faisait valoir ses compositions ; M. de Riberolles, M. Monestier, M. du Bouchet, M. de Navas, M. Meyrand. Il y recourait sans cesse, et la sphère plus brillante où il vivait à Paris, parmi ses collègues de l'Institut et les premiers artistes du Conservatoire, lui donnait bientôt la nostalgie de son coin de la province dont il avait su faire un paradis (1).

Nous laisserions à regret la vie de l'homme privé, si la vie de l'artiste ne nous promettait le plaisir de voir ce beau caractère complété et orné par un beau talent.

« Les leçons de Cramer, dit Marmontel, étaient très

(1) Dans sa correspondance, G. [Onslow parle quelquefois d'une charmante petite fille qu'il appelle : *la petite reine*. Avec sa pénétration étonnante, il semble avoir deviné les promesses d'un magnifique talent chez la fille de M^{me} d'Espinay, M^{me} Chauvassaignes, qui a justifié l'horoscope tiré par le grand compositeur.

recherchées, et l'aristocratie anglaise avait en bonne estime le digne émule de Clementi. Mon vieil ami, G. Onslow, le célèbre symphoniste, a été l'un de ses disciples favoris (1). »

De cette école célèbre de Muzio Clementi sont sortis : Cramer, John Field, Zenner, Klengel, Bertini Kalkbrenner. Marmontel reconnaît qu'Onslow n'atteignit jamais, sans doute, leur grande virtuosité, mais il lui accorde une brillante exécution, entretenue par la constante habitude d'improviser, soit au piano soit à l'orgue. Il n'a pas oublié, dit-il, ses qualités *caractéristiques* et *personnelles*, la belle sonorité, l'excellent mécanisme, le style correct et pur qu'il apportait à l'exécution des maîtres (2).

Ce qu'il emprunta à son autre maître Dusseck forme avec tout cela un ensemble exquis.

Le célèbre professeur du Conservatoire va nous dire ce qu'il faut penser de l'improvisateur :

« C'est en 1824 que j'ai entendu pour la première fois G. Onslow improviser en public. Je devais retrouver cette jouissance artistique bien souvent, soit à son hôtel de Clermont, soit à son château de Chalandrat, à Mirefleurs, à sa magnifique résidence de Bellerive sur les bords de l'Allier ; et mes impressions restent aussi nettes qu'au lendemain de la première audition. Les improvisations du grand symphoniste français n'avaient pas les audaces géniales de Beethoven ; on n'y retrouvait pas davantage le métier vraiment incomparable, l'habileté transcendante de Hummel ; mais, en l'écoutant, sans parti-pris de comparaison, en se laissant aller au charme sympathique, à l'émotion pénétrante, on sentira l'irrésistible influence des belles traditions du style lié, puisées aux sources pures de S. Bach de Clementi, et de Mozart. Les deux

(1) Marmontel : *Les Pianistes célèbres*, p. 130.

(2) *Id.*, *ibid.*

grands duos à quatre mains dédiés à Ignace Pleyel et aux frères Jacques et Henri Hertz restent comme des monuments de haut style, construits symphoniquement, développés avec une fermeté de mains que n'auraient pas dé-savoués Mozart et Beethoven. » (Marmontel, *ib.*, page 204.)

Des témoins nous ont raconté qu'on le priait parfois de faire danser au piano. Il ne refusait jamais, commençait par un air des plus entraînants ; mais, peu à peu, les danseurs s'arrêtaient ébahis, impossible de continuer, la mesure, le rythme, tout était changé ; les habitudes du compositeur avaient repris le dessus et lui avaient fait oublier sa promesse. On respectait son inspiration, l'on s'asseyait pour l'entendre en se promettant d'avoir recours à un autre pianiste.

On sait que Beethoven fut souvent le héros de semblables aventures et ne réussissait presque jamais à satisfaire les danseurs.

Onslow avait donc un remarquable talent de pianiste virtuose. On en a conclu, un peu à la légère, qu'il excellait aussi sur le violoncelle. Sans doute, les parties de cet instrument sont toujours traitées par lui avec une remarquable compétence. Il avait assez de talents pour qu'on ne lui fasse pas grand tort en lui refusant celui qu'il n'avait pas. Il faut donc regretter l'erreur commise par un des maîtres de la critique (1). Son assertion est rectifiée par plusieurs amis de Onslow. Leur témoignage unanime sur ce point nous a appris qu'il n'osa jamais essayer la partie de premier violoncelle. Maintesfois même, il attendait avec appréhension le trait qu'il sentait au-dessus de sa force, s'interpellait tout haut : — « Tu vas encore le manquer ! » Et, après un essai malheureux, s'écriait en-

(1) « Onslow n'était pas seulement un pianiste très habile, il jouait aussi du violoncelle avec une grande perfection de virtuosité. Les traits bien doigtés et sonores qu'il a toujours confiés à cet instrument dans sa musique de chambre, en fournissent la preuve évidente. » — Marmontel, *ib.*, p. 204.

Handwritten musical score for a song. The lyrics are in French: "Cai-in qu'astu fait de ton pre-mi-er". The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like "p" and "f". The notation is in a cursive, handwritten style, typical of early 20th-century musical manuscripts. The score is written on multiple staves, with some staves containing complex chordal structures and others containing more melodic lines. The lyrics are written below the staves, and there are some additional markings like "Mandit!!!" and "Low" in the lower right section.

Fac-simile de G. ONSLOW.

core en se gratifiant d'un terme plus que vif : — « Je t'avais bien dit que tu le manquerais!... »

Les morceaux qu'il composa pour le piano sont encore aujourd'hui très goûtés des amateurs les plus distingués. Ils rappellent ce beau style lié de l'école qui les a inspirés et exigent les qualités de même nature pour être mis en valeur.

Ce fut à vingt-deux ans, vers 1806, qu'armé de son courage et stimulé par l'enthousiasme de ses amis, il s'avisa d'aborder la composition de la musique de chambre, sans s'être préparé à ce travail par l'étude indispensable du contre-point et de la fugue. On sait que les artistes les mieux doués ne peuvent dissimuler, dans ce cas, leur inexpérience ; on reconnaît toujours dans les œuvres de ces harmonistes d'intuition, le manque d'art lorsqu'ils exposent ou développent un sujet. Pour faire mieux qu'un travail de décalque ou de marqueterie, il prit un grand parti, et comme Haydn à quarante ans, il entreprit ce travail de libération qui devait lui permettre de faire autre chose que des pastiches de Mozart.

Cette résolution virile, soutenue pendant une période assez longue de travail énergique, eut pour fruits une série de productions remarquables à divers titres : *L'Alcade de la Véga*, le *Colporteur*, le *Duc de Guise*, sept trios pour piano, violon et violoncelle; trente-six quatuors, trente-quatre quintettes, un sextuor, un septuor, un nonetto, des duos pour piano et violon, des sonates pour piano et violoncelle; deux grands duos à quatre mains, une sonate pour piano seul, des thèmes variés (1).

Nous ne saurions juger Onslow comme compositeur sans avouer d'abord que nous en voulons beaucoup à deux critiques célèbres de leur injustice à son égard, injustice dont le public porte encore la peine, car, il aime bien prendre les opinions toutes faites, surtout celles qui le dispen-

(1) V. Marmontel, ib.

sent de réfléchir, d'étudier et entretiennent ses illusions sur sa compétence en mettant sa paresse à l'abri sous l'égide des autorités reconnues.

P. Scudo a dit : « M. Onslow est un de ces hommes qui, à force d'application et d'un bon emploi de leurs facultés, arrivent à conquérir une réputation honorable, bien qu'ils ne semblent pas appelés par la nature à briller dans un art qui exige, avant tout, l'inspiration. C'est un de ces exemples encourageants, qu'il faut citer aux élèves, comme preuve de ce que l'on peut obtenir par le travail et l'étude des grands Maîtres. Chérubini est la plus haute expression de ce genre de mérite et de la puissance des écoles. »

Que d'erreurs à relever dans ce jugement inique!... L'exemple de Chérubini est on ne peut plus mal choisi, et la comparaison est tout à l'honneur d'Onslow. Nous rappellerons, en effet, qu'au commencement de ce siècle, vers 1801, lorsque Chérubini donna à Vienne son opéra de *Faniska*, ce fut un succès sans précédent en Allemagne. « Les journaux allemands, dit Fétis, exprimèrent une admiration profonde pour l'auteur et le proclamèrent le plus savant et le premier des compositeurs de son temps. » Dira-t-on que cet engouement s'explique par la préférence des Allemands pour les compositions savantes? Mais les Maîtres eux-mêmes, Haydn, Beethoven, en furent absolument séduits et frappés d'admiration. L'on connaît la lettre dans laquelle Beethoven s'incline devant l'auteur de *Faniska*. L'on sait que son triomphe troubla Méhul et lui inspira le désir d'acquérir cette science profonde sans laquelle l'inspiration n'aboutit qu'à des créations éphémères. Le malentendu qui divise tant de bons esprits sur ce point vient de ce que l'on confond avec le vrai savoir l'amas des connaissances théoriques, véritable surcharge pour l'esprit qui les acquiert trop tard. Le vrai savant se forme de bonne heure et se crée une seconde nature. Le compositeur, alors, est instruit comme Pascal, comme Mozart, sans s'en douter, et la scolastique la plus

raffinée sert l'inspiration et le génie au lieu de l'entraver (1).

Fétis, à son tour, est bien sévère : « Sans faire naître l'enthousiasme réservé pour les œuvres du génie, la musique instrumentale d'Onslow lui avait fait une honorable réputation de compositeur sérieux. »

Il devient injuste quand il ajoute : « Cette mort fut heureuse pour l'artiste ; car, si sa vie se fût prolongée, il aurait acquis la triste conviction que tout était fini pour sa renommée et qu'aucun écho ne résonnerait désormais des accents de sa musique... Qui pourrait croire que celui que l'Allemagne considérait comme le seul compositeur français de musique instrumentale et dont les ouvrages ont été reproduits à Vienne, à Leipzig, à Bonn, à Mayence, serait sitôt oublié. Tel est le sort des œuvres que n'a pas dictées le génie. »

Marmontel proteste avec raison contre le verdict de Fétis, et commente l'énumération de ses œuvres par une réflexion judicieuse : « Le bagage est assez beau pour un amateur ayant acquis dans le genre spécial des quatuors et quintettes une honorable réputation de compositeur sérieux. Par sérieux, il faut entendre ennuyeux, étant donné le singulier parti pris de Fétis (2). »

A propos de Camille Stamaty, l'illustre professeur du Conservatoire a très justement remarqué, dans le même ouvrage, combien est difficile à franchir la ligne qui sépare l'amateur de l'artiste. C'est à ce moment critique que les dilettantes déploient toute leur sévérité. C'est un grand avantage pour un artiste que d'avoir appris de lon-

(1) Ceux qui douteraient encore seront persuadés et convaincus de la vérité de cette thèse quand ils auront lu un chapitre du beau livre de notre collègue et ami E. des Essarts : *Les Voyages de l'Esprit*. On y trouvera éloquentement exposée la moralité supérieure des facultés développées par le labeur. Elles triomphent tôt ou tard des dons de la nature. La preuve en est dans l'état actuel de la composition et de l'exécution musicales en Europe : la France et l'Allemagne ont dépassé l'Italie.

(2) *Id.*, *ib.*, p. 208.

gue date au public son nom par une pratique journalière du métier. « Onslow, Meyerbeer, Mendelssohn ont dû vaincre à coups de génie la défiance injuste qu'inspirait leur titre d'amateur. »

Il faut bien le confesser, d'ailleurs, l'infériorité de notre culture musicale ne nous permettait pas d'apprécier à leur juste valeur des compositeurs comme Onslow. Il a partagé le sort de Berlioz et de Listz, et son nom fut longtemps célèbre et populaire en Allemagne, ainsi que l'a remarqué Marmontel, avant d'être connu dans son pays, d'un autre groupe que celui des musiciens d'élite capables de s'attacher à autre chose qu'à la musique de théâtre (1).

Ce sont ses opéras qui, en France, attirèrent l'attention sur lui. Peut-être même cette partie de son œuvre contribua-t-elle à réunir autour de lui cette phalange d'interprètes de premier ordre qui, pendant bien des années, attendait impatiemment les productions nouvelles du Maître français (2). Onslow avait donc pour lui les juges les plus compétents, les plus délicats, les plus difficiles à satisfaire. Il enleva presque toujours leurs suffrages.

Nous ne voulons pas le mettre sur le même rang que les trois demi-dieux du quatuor : Haydn, Mozart et Beethoven. Mais il a été leur digne continuateur. Ces grands hommes eux-mêmes ont traversé une période d'initiation et d'imitation où l'on trouve l'empreinte de leurs devanciers. Cette période, qui dura si longtemps, sinon toujours, pour Ries, l'élève favori de Beethoven, Onslow ne tarda pas à la franchir ; il se dégagea des entraves par la forme de ses quintettes où éclate l'originalité de son esprit. Mendels-

(1) « Il était placé par nos voisins, bons appréciateurs et juges impartiaux du mérite des compositeurs étrangers, au premier rang des symphonistes ; et, comme auteur de musique de chambre, on rapprochait son nom des noms immortels de Haydn, de Mozart et de Beethoven. » (*Id.*, *ib.*)

(2) « Baillot, Tilmant, Uhran, Kreutzer, Vidal, Norblin père, Alard, Sauzay, de Cuvelion, Dancie, Franchomme, Gouffé étaient convoqués au commencement de chaque hiver aux premiers essais qui motivaient presque toujours un véritable succès d'enthousiasme. » (*Id.*, *ib.*)

sohn, tout en paraissant plus libre, a peut-être payé bien cher son affranchissement prématuré, par l'abus des cadences évitées, les modulations sans fin d'où résultent pour l'esprit une tension perpétuelle et une grande fatigue. On a raison aussi, ce nous semble, de lui reprocher la teinte grise d'un style monochrome et l'abus des tons mineurs qui se répètent jusqu'à la lassitude ?

On peut opposer à ces défauts les qualités qu'une bonne exécution révèle dans la musique de chambre de G. Onslow. Le naturel de l'idée, la clarté limpide, la franchise de l'allure et l'intérêt constamment soutenu d'un dialogue tour à tour vif, spirituel, passionné. Marmontel signale avec justesse la noblesse et le charme de l'*Andante*, la franche gaité, l'enjouement, la bonne humeur des *Scherzi* concilié avec le développement logique de l'idée musicale. Son influence ne saurait être contestée, son œuvre marque la transition entre les maîtres du siècle passé et ceux du temps présent : Kreutzer, Vaucorbeil, Chainé, Blanc, F. David, Reber, Dancla, Massenet, Lalo, Saint-Saëns et César Franck. Sa musique, que l'on accusait à son apparition d'être trop accidentée, trop chromatique, n'indiquerait-elle pas un pressentiment de ce que deviendrait la musique contemporaine auprès de laquelle les compositions et le style d'Onslow paraissent limpides.

Que sont, en effet, ses quintettes les plus savamment travaillés auprès des élucubrations d'aujourd'hui. Ce sont des conversations polies, animées, en regard de querelles violentes (1). Tout y est bien ordonné, chacun parle ou réplique à son tour. Aujourd'hui, comme dans une discussion politique, on se coupe la parole, tout le monde veut parler à la fois; il en résulte une certaine confusion.

Peut-être la musique actuelle est-elle l'expression d'un état de malaise général, attestant un manque d'équilibre entre les sentiments et les idées. On tient à traduire au-

(1) Baillot, le premier, a dit : « Le quatuor est une conversation. » (V. sa belle *Méthode de Violon.*)

jourd'hui la passion violente, on met dans un trio, dans un quatuor, un choral, une apothéose, et la musique de chambre est envahie par les bruits de la rue, de la place publique, du théâtre. C'est une confusion de tous les genres qui n'aboutit que trop souvent au genre ennuyeux. Tel est l'effet produit par des redites incessantes, des incohérences d'idées, des fragments de mélodies que l'auteur dérobe avec un soin jaloux ou qu'il nous fait chèrement payer par de cruelles dissonances. Le dessin est noyé dans la couleur et l'on ne sait plus où le prendre. On substitue des sensations à des sentiments, et l'on a recours aux effets les plus violents pour surexciter notre nature déjà hyperesthésiée.

Il est vrai que l'enthousiasme provoqué par ses quintettes se refroidit un peu à l'audition des symphonies, et le public des concerts du Conservatoire ne sembla pas disposé à partager le sentiment d'admiration de l'élite des musiciens.

Cela tient à diverses raisons. Le public français était moins instruit que le public d'outre-Rhin, et moins bien préparé à goûter les œuvres qui contrarièrent l'habitude péniblement contractée, d'ailleurs, d'écouter les symphonies du maître des maîtres, de Beethoven. Onslow ne fut pas le seul à en faire la dure expérience. On l'écarta pour jouer trois symphonies de M^{me} Farrenc, dont on voulait faire une sorte de Mozart féminin, parce qu'elle avait appris de Reicha l'harmonie et le contrepoint à l'âge de quinze ans. Mais M^{me} Farrenc n'eut qu'un succès éphémère; son amour du naturel la conduisit à la recherche, à l'affectation; son admiration pour les grands modèles fut si exclusive qu'elle se fondit dans leur moule et y perdit toute trace d'originalité. Qui songe à jouer maintenant ses quintetti, ses nonetti et ses ouvertures (1)?

(1) Remarquablement douée comme professeur, elle enseigna le piano au Conservatoire jusqu'en 1872 et mourut en 1873. Elle dirigea les études de haute composition de son neveu Ernest Reyer. C'est sans doute son plus bel ouvrage.

Berlioz, enfin, qui reçut tant d'ovations en Allemagne, ne put, pas plus que G. Onslow, vaincre la froideur et la routine du public des concerts du Conservatoire. L'un des deux n'était-il pas pour l'autre un auditoire et un public dont le jugement devait lui suffire ?

Aussi le grand compositeur de l'Auvergne dut-il se consoler de maintes déceptions en relisant cet article du *Journal des Débats* :

« Onslow, on le sait, est une des plus belles gloires musicales de la France, c'est un grand artiste. Il joint à un mérite de composition des plus rares une fécondité qui ne l'est pas moins. Le nombre de ses trios, quatuors, quintettes pour instruments à cordes et pour piano, basse et violon étonne vraiment quand on songe què l'auteur est encore dans toute la force de l'âge et que chacune de ses œuvres a été longuement méditée et minutieusement travaillée.

» La beauté calme de plusieurs de ses adagios et la verve pétulante de la plupart de ses finales (presto) témoignent de la facilité avec laquelle il manie les styles les plus opposés ; on le compte, en outre, parmi les plus grands harmonistes de l'époque. »

(Feuilleton du *Journal des Débats*. — Compte-rendu de *Guise* ou les *Etats de Blois*.)

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire après cet éloge donné par l'un des plus grands maîtres de l'art contemporain.

On a appelé G. Onslow le Beethoven français. Il avait un trait de ressemblance avec lui et avec J.-S. Bach ; c'était cette habitude de réfléchir sans cesse et de demander à l'imagination ces combinaisons infinies dont le nombre est forcément limité quand on les demande au clavier. Dans ce dernier cas, en effet, la mémoire musculaire, les réminiscences inconscientes du mouvement des doigts ramènent une monotonie qui trahit le procédé du compositeur en reproduisant les mêmes formules. Après la période

d'initiation, son originalité rejeta bien loin toute entrave et se créa sa voie.

Là s'arrête la comparaison. Impossible de trouver dans son œuvre des parties qui, toutes seules, suffiraient à la gloire d'un homme, telles que : *Le Clavecin bien tempéré* et *l'Art de la Fugue à quatre parties* de J.-S. Bach. Il faut renoncer aussi à mettre en parallèle ses opéras et ses symphonies avec les opéras et les symphonies de Beethoven. Il est évident que l'esprit plus vaste, l'âme plus profonde du maître allemand se mouvait dans un univers immense. Le dévouement héroïque dans *Fidélio*, l'enthousiasme patriotique dans *Egmont*, les rêveries philosophiques dans les *Ruines d'Athènes*, le triomphe de l'amour maternel dans *Coriolan*, le rêve de la transfiguration de l'humanité et de la nature dans la Symphonie héroïque et la Symphonie pastorale, constituent jusqu'ici l'expression la plus grandiose des sentiments les plus sublimes de l'âme humaine.

Que manqua-t-il donc à Onslow pour les concevoir, les sentir et les exprimer ? Il lui manqua peut-être d'en entendre l'écho dans une âme d'un organisme intellectuel et affectif plus puissant. On peut lui trouver la haute, calme et sublime sérénité d'Haydn ; on peut entendre chez lui le soupir plaintif, l'accent pathétique de Mozart, ainsi que le bruit formidable et troublant des passions de Beethoven ; mais ce sont d'heureuses rencontres. Il a su pourtant, de ces matériaux, faire son métal de *Corinthe* et, sous le jet de flamme d'une puissante inspiration, couler des statues que les fidèles de cette religion de l'art conservent dans leur oratoire pour leur rendre hommage : telles les pièces pour piano, le nonetto, un grand nombre de quintettes parmi lesquels le *Quintette de la Balle*, le *Quintette des Dames*, le sextuor dédié à la comtesse d'Espinay, etc.

Nous avons dit que par le fait de son choix, Onslow avait dû se résigner à n'être pas populaire. Cependant, la musique de quatuor et de quintette, la symphonie même

ne s'adressent plus aujourd'hui au même public qu'autrefois. La musique de chambre est sortie de la chambre du roi et de la chambre d'une élégante aristocratie, elle se fait entendre au théâtre, au cirque où elle est applaudie par le souverain aux mille têtes qui manifeste bruyamment ses goûts et ses préférences. Il applaudit à tout rompre les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven; pourquoi donc nos chefs d'orchestre n'essaieraient-ils pas sur les masses l'effet des œuvres du Beethoven français? L'art et le patriotisme n'auraient rien à perdre dans cette épreuve; elle vaut la peine d'être tentée.

Au fond, un trait commun rapproche toutes les œuvres des grands Maîtres qui se sont illustrés en littérature, en peinture ou en musique; la fleur de leur art le plus raffiné s'épanouit sur une tige qui plonge ses vivantes racines dans le sein même de la nature. Voyez Haydn, Mozart et Beethoven; voyez Listz dans ses *Rhapsodies hongroises*. Ils ont varié des airs de danses rustiques empruntés à l'imagination populaire. Ainsi fit Onslow, il a tissé, brodé ces motifs si originaux dont quelques-uns inspirèrent à G. Hainl ses *Souvenirs du Mont-Dore*, à Franchomme son *Air auvergnat*, à Saint-Saëns sa *Rhapsodie d'Auvergne* et quelques parties de son grand Trio, à Georges Allary sa *Symphonie de la Montagne*.

C'est que toute chose dans le monde a son émanation sonore et sa traduction mélodique dont l'imagination populaire nous offre le fidèle et vivant écho. Les profils sinueux, les lignes onduleuses de cette harmonie statique et immobile imprimés sur le front des belles montagnes d'Auvergne, Onslow les a exprimés en grand artiste dans cette architecture mouvante de la mesure, du rythme; il les a chaudement colorés au prisme éclatant de sa musique chromatique et animés aussi des vibrations de son noble cœur. L'esprit cultivé les aime sous cette forme savante et ingénieuse; mais, le peuple lui-même les reconnaît et les applaudit dans ces thèmes ingénus. Oui, jaillis-

sant au crépuscule sur l'orgue du grand improvisateur de Bellerive, ils ont roulé leurs ondes sonores et harmonieuses sur le monde entier, et le flot ne s'arrêtera plus jamais, tant que les hommes seront sensibles aux beautés de l'art et de la nature.

APPENDICE

Lettre d'Ed. Onslow sur l'éducation de ses enfants :

Clermont-Ferrand, ce 27 mars.

Ce que l'on m'avoit dit de l'ami de M. Dulondel m'avoit très fort prévenu en sa faveur, et la lettre que celui-ci a fait passer à M. Chabrol m'a confirmé dans le désir que j'avois déjà formé de confier à son ami l'éducation de mes enfants. Comme ce dernier parolt disposé à devenir leur bienfaiteur, et par conséquent mon premier ami, je crois devoir lui marquer mes sentiments par rapport à eux et à lui.

L'aîné de mes enfants, qui sont tous quatre garçons, etc. (V., au début de l'étude, ce qui concerne George.)

Mon second fils a neuf ans et demi ; de longues et fortes maladies ont retardé la nature chez lui. Il ne lit pas bien, et il ne fait que commencer à écrire. Sa mère, qui a appris à lire à l'aîné, se charge de le perfectionner dans la lecture, et un excellent maître d'écriture avec qui il continuera d'écrire, en fera autant pour l'écriture. Il est d'ailleurs excessivement doux, et témoigne le plus grand désir d'apprendre. Il ne parle pas l'anglais, mais il entend assez bien ce qu'on lui dit.

Le troisième a près de huit ans, et ne fait que commencer à lire et à écrire ; lui, ainsi que le dernier, de cinq ans et demi, est très-doux. Ils sont encore trop jeunes pour entrer dans des détails à leur sujet.

Il sera peut-être nécessaire de dire quelques mots sur l'important article de la religion. Ils seront élevés dans celle de leur mère. J'ai toujours regardé un *bon* catholique et un *bon* protestant comme de la même religion. Il m'est très-indifférent que mes enfants croient à un ou deux dogmes de plus que l'Eglise dans laquelle je suis né. L'abondance de bien ne nuit pas, et je crois l'incrédulité beaucoup plus à craindre. Pourvu qu'ils soient justes et bienfai-

sants (il n'en faut pas davantage pour être chrétien) et ennemis jurés de la nouvelle prétendue philosophie, les portes du paradis leur seront ouvertes.

Quant à celui qui remplira la tâche respectable et intéressante de leur instituteur, je lui devrai par reconnaissance un témoignage annuel pendant sa vie du service qu'il leur aura rendu ainsi qu'à moi. Et cet objet sera réglé par des amis communs à M. Dulondel et à moi.

J'aurois désiré que l'on eût dit les appointements que l'instituteur désireroit avoir pendant l'éducation. Comme on ne l'a pas dit, je propose huit cents livres *en numéraire*, sans cependant m'y tenir, si des amis communs jugent que la somme n'est pas suffisante.

Le voyage d'Auxerre à Clermont sera à mes frais, comme de raison.

Si, comme je l'espère, l'ami de M. Dulondel se décide à faire le voyage, il peut aller passer un mois à Ponmort, s'il le juge à propos ; cet espace de tems, ajouté à celui qu'il faudra pour lui faire tenir cette lettre, nous mènera à la seconde semaine du mois de mai, qui est l'époque à laquelle nous partirons pour ma campagne à trois lieues de Clermont.

Lettre d'Ed. Onslow à ses domestiques :

Hambourg, ce 17 messidor.

Mes chers amis,

Je vous aurois écrit depuis longtemps si je n'avois sçu que Madame vous donnoit de mes nouvelles. Elle me donne la satisfaction de me communiquer les vôtres de tems en tems. Vous serez bien aise de sçavoir que nous sommes en bonne santé, George et moi, et aussi bien qu'il est possible de l'être, tant éloignés de ce qui nous est cher. Nous faisons des vœux au ciel tous les jours pour que notre séparation cesse et pour que l'on me permette de rejoindre ma famille. Il faut espérer que la justice reviendra et que l'innocence sera reconnue.

En attendant, je vous exhorte tous à me montrer votre attachement en continuant à vous bien conduire comme vous l'avez fait jusqu'ici. Je vous recommande l'industrie et l'économie. Vous n'ignorez pas que mes dépenses ont considérablement augmenté, en même temps que mes moyens ont diminué ; en conséquence, vous êtes assez raisonnables pour sentir qu'il est nécessaire que chacun contribue autant qu'il peut aux différents ouvrages qu'il y a à faire. Je suis forcé par les circonstances d'être plus rigide sur cet article que je ne l'étois dans des tems plus heureux. Lorsque j'aurai le bonheur de me trouver parmi vous, ma satisfaction sera bien grande si je trouve que vous vous êtes conduits pendant mon absence de manière à contenter Madame, et à me prouver le désir que vous avez que nous vivions toujours ensemble.

Soyez bien convaincus du plaisir que j'auroi à vous revoir. Je regrette bien la pauvre grosse Marie, à qui j'étois sincèrement attaché. Elle auroit trouvé chez moi un asyle pour le reste de ses jours. Tout domestique qui comme elle

devient *ancien* dans une maison et qui s'y sera conduit avec fidélité et zèle, a droit de compter sur la reconnaissance de son maître, et doit toujours compter sur la mienne tant que je vivrai. Perole commençoit à être ancien dans mon service, et rien que les circonstances où je me suis trouvé m'auroient fait consentir à le renvoyer sans lui donner une marque de mon attachement. J'espère pouvoir le faire un jour, quoiqu'il ne soit plus chez moi, et de lui faire rappeler toute sa vie qu'il a eu un bon maître.

Adieu, mes chers amis, je vous recommande l'union, l'honnêteté et l'industrie, et vous prie d'être assurés de ma sincère amitié.

E. ONSLOW.

Copie de ma lettre écrite à Boutarel, agent du Directoire auprès du département du Puy-de-Dôme :

Hambourg.

L'intérêt que je vous ai vu prendre, Citoyen, aux personnes malheureuses et persécutées, et votre désir de voir régner la justice dans votre patrie (sans laquelle aucun gouvernement et aucun système ne peut durer), ces deux sentimens que je vous connois m'assurent que vous prêterez quelque attention aux observations suivantes, et même que vous les communiquerez à un Député avec qui vous êtes lié d'amitié, et qui par la prévention (que quelques méchants lui avoient inspirée contre moi) et par son ignorance totale de mes principes, n'a pas peu contribué au malheur qui m'accable et qui fait le désespoir de toute ma famille.

Vous sçavez que j'ai été dénoncé, renvoyé de la patrie que j'avois adoptée depuis dix-huit ans, séparé de ma femme malade depuis sept ans, de mes enfans, de mes propriétés, de mes connoissances, de mes habitudes, enfin de tout ce qui peut rendre l'existence supportable ; que ce terrible coup m'a été porté sur la dénonciation la plus forte, qui déjà avoit été rejetée par le ministre Sotin (comme vague, invraisemblable, et non signée par mes accusateurs, dont quelques-uns avoient été destitués par le gouvernement) ; que j'ai été représenté dans cette dénonciation comme un *conspirateur*, un *réacteur royaliste* ; ayant influé et payé les élections royalistes ; comme frère d'un amiral anglois qui porte le même nom que moi (et avec qui l'on disoit que j'avois une correspondance) ; comme ennemi de la République ; comme ayant donné des aumônes au peuple pour faire un parti ; comme ayant distribué de fortes sommes pour faire des mouvemens royalistes, etc., etc., etc. — Vous sçavez que la municipalité de Clermont n'a pas rougi d'accueillir ces dénonciations, et que pour mon malheur une partie de notre députation a été prévenue contre moi par la calomnie, et ignorant pour la plupart, non-seulement mes principes, mais même ma personne, elle s'est laissée aveugler par la municipalité, qui a jugé à propos de représenter comme *l'opinion publique* ces atroces et dégoûtans mensonges de six à sept individus distingués de tout temps par leur immoralité.

Je vous prie de faire attention aux observations suivantes :

1° Un anglois établi depuis dix-sept ans en France, y ayant sa femme, ses enfants et ses propriétés (ayant par conséquent tout à perdre et rien à gagner en conspirant contre l'Etat), ne peut être un agent de l'étranger et un *réacteur royaliste*, à moins d'être en état de démence absolue.

2° Le même individu, muni de dix certificats tous plus honorables les uns que les autres, donnés par toutes les autorités les moins suspectes, ne peut pas avoir changé subitement de conduite, et être devenu un *conspirateur*, quand ce changement ne devoit avoir de résultat pour lui que la mort et la ruine, et pour sa famille que le désespoir.

3° Il est certain que s'il eût été un *agent de l'étranger*, un réacteur royaliste, ou qu'il eût fait une *seule* des choses que quelques méchans lui ont reprochées, il auroit été depuis plus de dix-huit mois traduit devant les tribunaux de son département qui sont occupés depuis longtems de différentes affaires révolutionnaires et de complots (vrais ou faux) attribués à différents particuliers.

4° Et *principalement*, lorsqu'il a reçu le fatal ordre de sortir de France, il a présenté une pétition au Directoire pour faire changer son exil en une surveillance sévère de la municipalité de Clermont, où il a demandé à retourner pour y être sous l'inspection et les sévères regards de ses dénonciateurs, de ses juges et de ses ennemis.

Cette demande de ma part est *seule* une réponse victorieuse et sans réplique à tout ce que la méchanceté et la bêtise peuvent imaginer contre moi : car si j'avois eu sur ma conscience un *seul* des faits qu'on me reproche, si j'avois donné une *seule* obole à un individu quelconque pour faire ce qu'on a appelé un mouvement royaliste ou une nomination royaliste, si j'avois dit un seul mot contre la République et la dernière Constitution, — loin de demander à venir vivre au milieu de mes juges et des témoins oculaires de ma conduite contre-révolutionnaire, loin de vouloir compromettre mon existence et le bonheur de toute ma famille, je me serois éloigné le plus que j'aurois pu de tous les individus qui auroient été témoins de tant de fautes graves contre moi.

Cette démarche franche et loyale, cette demande d'être confronté avec mes dénonciateurs et les témoins de ma conduite (au lieu de les fuir) doit donc me rétablir parfaitement dans l'esprit de ceux qui pensent que l'innocence doit suffire seule pour jouir de la tranquillité et des premiers droits de la nature. Pour ceux qui demandent davantage, je ne désire pas leurs suffrages.

L'unique source et cause de toutes les calomnies atroces répandues contre moi c'est ma haine prononcée contre tous les tyrans sous quelques couleurs qu'ils se montrent, contre les désorganiseurs et les anarchistes et ceux qui font profession d'être les amis de Robespierre et de Marat ; — d'y avoir désiré la cessation des maux de la France ; y avoir trouvé cette cessation dans la sévère observance de la nouvelle constitution ; de l'avoir recommandée à tous

ceux sur qui j'avois de l'influence, comme le seul asyle après le naufrage ; et surtout d'avoir cru y contribuer en donnant ma voix à quatre nouveaux députés que je croyois (et que je crois toujours) honnêtes, ennemis des extrêmes, et de nouvelles révolutions, mais dont la nomination a été annulée en fructidor.

Il ne me reste plus que de vous parler d'un propos que l'on me prête et qui, je sçais, m'a fait du tort dans votre esprit. Vous sçavez que l'on prétend que j'ai dit qu'en Angleterre, celui qui amusoit le plus les électeurs et qui les faisoit le mieux manger, ordinairement réussissoit à se faire nommer. L'on a ajouté qu'il falloit en conséquence que ce fût moi qui avois conseillé d'ouvrir des auberges à Clermont, que j'avois payé les repas, que j'avois par conséquent influencé les élections, que j'avois été à la tête des mouvemens royalistes, etc., etc., etc.

Je ne peux pas dire si j'ai tenu ou si je n'ai pas tenu ce propos ; il est cependant si simple, si indifférent, et il est si généralement connu qu'en Angleterre on donne à manger dans les auberges pendant les élections, que je peux avoir dit (comme vous l'auriez dit) un fait que tous ceux qui voyagent n'ignorent point. Je ne nie donc ni n'avoue ce propos, car je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que je ne sçais seulement pas si je l'ai tenu ou non. Mais, si je l'ai tenu, n'est-ce pas de la plus insigne méchanceté d'ajouter (sans aucune espèce de preuve, et d'en faire une dénonciation) que j'ai dit qu'il falloit faire de même en France ? que c'est moi qui avois ouvert les auberges à Clermont, etc., etc. Si j'ai été consulté pour les ouvrir, si j'ai payé les repas qui s'y sont donnés, d'où vient que l'on n'a pas trouvé, je ne dis pas une preuve, mais le moindre indice de l'un et de l'autre ? J'ai trouvé les auberges ouvertes et j'y suis entré comme cinq cens autres individus qui n'avoient pas été plus consultés que moi, et auxquels l'on n'a pas fait un crime d'y aller. Il en est de cette infame calomnie comme de toutes celles qu'une demie douzaine de méchans ont répandues contre moi ; et je déclare hautement à vous, citoyen, et à tous les individus qui composent notre département (et je vous prie de le dire à toutes vos connaissances) que je somme *chacun individuellement* de prouver, soit que j'ai été consulté pour les repas donnés chez Lelarge, soit que j'ai donné une obole à qui que ce soit pour donner sa voix, soit enfin que j'ai fait une seule des choses que l'on me reproche. Je dis plus (et peut-être dans quelque temps j'en ferai publiquement la proposition) que je m'obligerai de donner *cent louis* à celui qui prouvera l'existence d'un *seul* des *faits* pour lesquels j'ai été renvoyé de ma patrie adoptive. La seule condition que j'y mets, c'est que celui ou ceux qui l'attestent et le prouvent soient gens reconnus pour leur moralité et leur probité, et j'excepte (comme vous l'imaginez bien) les faux témoins que le crime paye, et qui ont été connus de tout tems pour leur immoralité.

EDOUARD ONSLOW.

Lettre à M^{me} d'Alagnac :

Hambourg, ce 23 janvier.

J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance la lettre de la meilleure et de la plus estimable des amies, qui m'a été remise par M. de Comblas. O ma chère et excellente Madame d'Alagnac, vos propres maux, ceux de votre patrie, l'absence, rien n'altère donc cette amitié tendre et rare dont vous ne cessez de me donner des preuves, à moi et aux miens, depuis plus de dix-sept ans, et vos afflictions vous laissent encore le tems de songer d'une manière aussi vive aux nouveaux maux que j'éprouve. Assurément, vous n'avez pas pu me croire assez peu reconnaissant de votre sollicitude (vraiment maternelle) pour ne pas chercher tous les moyens de vous instruire du malheur qui m'étoit arrivé. Vous ne sçavez pas, mon excellente amie, que j'ai resté trois mois à Rotterdam depuis ma sortie de France, et que pendant ce temps je n'ai trouvé personne qui aye pu me donner votre adresse. En arrivant ici il y a trois semaines, je n'ai rien eu de plus pressé que de la chercher, mais inutilement jusqu'ici, et si M. de Comblas ne m'eût pas porté votre lettre, j'aurois encore été quelque tems sans vous témoigner ma reconnaissance. Enfin, grâce à Dieu, je sçais maintenant où vous êtes, et je peux avoir la douce consolation de correspondre avec une seconde mère.

Si j'avois osé vous écrire, je vous aurois dit si, à l'exception de ma prison de huit mois et du sequestre de mon bien dans le temps de la terreur, j'avois joui d'autant de tranquillité et de satisfaction que l'on peut en jouir dans un pays aussi malheureux que la France, et avec les différentes sources de chagrin et d'affliction que j'ai eues plus ou moins depuis que je suis arrivé à l'âge de raison. J'ai donc végété d'une manière supportable jusqu'un peu avant le 18 fructidor de l'année 1798, et j'ai même joui d'une espèce de considération de la part de ceux qui usurpaient le nom de patriotes et qui m'avoient jusque-là toujours laissé tranquille malgré la distance énorme qu'ils savoient entre leurs principes et les miens. Notre département s'étoit même distingué par sa modération, et l'on n'y avoit point répandu de sang.

A l'époque dont je vous parle, tout a changé ; l'on a mis en place des gens sanguinaires et atroces, et la modération a été remplacée par un jacobinisme affreux ! En conséquence, l'affaire de Vayre, où l'on a égorgé ; celle de Riom, où je devais être (où mes deux chevaux ont été tués, et où Champflour Beaumont m'a sauvé la vie par un trait plus beau que tous ceux dont l'histoire parle), ainsi que toutes les autres affaires révolutionnaires qui sont devant les tribunaux depuis longtemps, comme celle du bois de Crau, celle de Plausat, etc., dans toutes lesquelles on a voulu me mettre, quoique je fusse à plusieurs lieues des endroits où elles se sont passées. Mon cruel ennemi l'abbé Monestier (qui a voulu se venger d'un propos que j'ai tenu contre lui), Biauzat, et quelques autres misérables qui leur ressemblent, m'ont choisi pour victime depuis la célébrité que mon affaire de Riom m'avait donnée, et il n'y a pas de fable dégoûtante

ni de calomnies qu'ils n'ayent vomies contre moi comme agent de Pitt, réacteur royaliste, conspirateur, ayant payé les élections qui ont été cassées en fructidor, ayant un père qui commande une flotte ennemie, et ayant une correspondance avec lui, ayant été à Lyon pour chercher des assommeurs pour tuer les patriotes de Clermont, etc., etc.

Toutes ces atrocités et les insultes que je recevois me firent prendre le parti d'aller à Lyon pour voir si l'opinion changeroit et si l'on me rendroit justice. Mon voyage fut une nouvelle source de calomnies, et ne pouvant jouir d'aucune tranquillité, je pris le parti de quitter ma famille et de me réfugier à Paris, où je fus à la Saint-Martin de 1797. Mes espérances de tranquillité furent encore trompées, et la rage de mes ennemis me poursuivit jusques dans la capitale, où ils me dénoncèrent deux fois à la police comme conspirateur dangereux ; je trouvai cependant moyen de faire tomber cette dénonciation, et je crus à la fin pouvoir être au moins tranquille. Je me suis encore trompé, et mes dénonciateurs, voyant qu'ils n'avoient pas réussi à la police, ont pris le parti de me dénoncer au Directoire, qui, sur le rapport du ministre de la police, m'a signifié au mois de septembre de sortir au bout d'un mois de France, et de trois jours de Paris. Cet ordre fut un coup de foudre pour ma femme, qui eut en l'apprenant une perte de sang affreuse. Cependant, aussitôt qu'elle put sortir de son lit, contre le conseil de tous ses amis, et contre mon attente (qui lui avois mandé de ne pas venir à Paris), elle y vint seule, sans femme de chambre, crachant le sang et dans un état affreux. Elle employa ces quinze jours qu'il me fut permis de rester en France (après son arrivée) à courir toutes les autorités, le Directoire, etc., à présenter des pétitions pour faire changer mon ordre en une surveillance de la municipalité de Clermont où j'offris de retourner et de vivre parmi mes dénonciateurs, mes ennemis et mes juges ; toutes ses démarches furent inutiles, et je fus obligé de partir et de la laisser presque mourante à Paris, où elle resta encore un mois sans sortir de sa chambre, avec un garde-malade et un médecin. Une santé très-mauvaise depuis sept ans, l'inquiétude, la fatigue, l'air de Paris et l'horreur d'y rester l'y avoit fait tomber malade, et vous pouvez juger de mon état lorsque je la quittai. J'ai cependant bien des grâces à rendre au ciel soit pour elle, soit pour différentes circonstances adoucissantes dans mes nouveaux maux.

Ma femme, de retour dans sa province, et me sachant, ainsi que George, tranquilles, s'est trouvée au bout d'un mois mieux portante, et au moins pas plus malade qu'avant le dernier coup qu'elle avoit reçu. Le plaisir de retourner chez elle (partout ailleurs elle ne mange ni ne dort), des lettres satisfaisantes que je lui avois écrites et surtout des choses consolantes qu'elle avoit apprises à Paris relativement à ma position, toutes ces circonstances contribuèrent à lui remettre l'âme et la santé.

Lorsque je demandai à faire changer mon exil en une surveillance de la municipalité de Clermont, le directeur Merlin dit au député Bergier, de Clermont

(qui fut lui parler de moi), qu'il étoit étrange que je regardois ma sortie de France comme un si grand malheur ; que la haine contre les Anglais étoit très grande ; qu'aussitôt qu'il y auroit plus de tranquillité en France je pourrois rentrer, et qu'en attendant, je n'en sortois ni comme *émigré* ni comme *déporté*, et que mon bien étoit conservé. Ce langage bien extraordinaire (et je peux dire consolant pour moi de la part de celui qui me signifioit l'ordre de m'en aller) adoucit beaucoup les maux de ma femme et les miens, et je peux dire que, quoique mon existence soit bien remplie d'amertume, quoique ce dernier coup fût terrible pour moi, cependant il l'est devenu beaucoup moins que votre tendre amitié pour moi ne le paroît croire.

Aussitôt que ma femme a vu qu'il étoit impossible de rien obtenir pour moi, elle m'a proposé de me donner mon George pour me consoler ; vous devinez que je n'ai pas pu résister à sa proposition, et il n'a pas eu la moindre difficulté d'obtenir tous les certificats et passeports nécessaires pour venir me rejoindre. Mon domestique de même (qui n'a jamais voulu m'abandonner), malgré les sollicitations de sa femme, a obtenu les passeports qu'il lui falloit, et nous sommes tous trois établis ici. J'ai trouvé un logement commode, un bon instituteur pour George (l'abbé de Mirebonne, grand vicaire de l'*ancien* évêque d'Autun) ; il va avoir un bon maître de piano et de dessin, et j'ai lieu d'espérer que son éducation ne souffrira pas pour avoir quitté le reste de sa famille, et pour m'avoir donné des marques de tendresse et de piété filiale que je crois sans exemple, qui honoreront un fils de trente ans, et qui feroit toute ma consolation et tout mon bonheur s'il m'étoit possible d'être heureux.

Ma famille, facilitée par mon neveu (qui est majeur et en possession de ses grands biens), fait des arrangements dont elle m'assure que je profiterai bientôt. Cette bonté de leur part est absolument nécessaire, vu les dépenses énormes que la persécution et la méchanceté m'ont occasionnées. Un revenu de 900 louis en tout ne peuvent suffire à mes dépenses ordinaires et extraordinaires. Je ne sçais si vous sçavez que depuis cinq ans je ne reçois plus un écu de ma famille, les créanciers ayant tout saisi chez mon père, ce qui m'a fait perdre 400 louis de revenu que je m'étois réservés sur les 800 qui m'avoient été donnés en me mariant. Je suis sûr que mon père en a été cent fois plus affligé que moi.

The end P. S. : J'ai oublié de vous parler de mes autres enfans. Ils se portent bien et la santé de Maurice s'est rétablie. Ils sont très doux, et ont un instituteur laïc qui a vu partir George avec bien du regret.

Lettre de G. Onslow :

Clermont, ce 10 septembre 1819.

Monsieur,

Les relations d'amitié qui ont depuis si longtemps lié nos deux familles vous feront apprendre avec intérêt le mariage de mon frère Auguste avec M^{lle} Desaix, fille unique de M. Desaix de Rochegude et de M^{lle} de Lassalle. Cette union, où

mon frère trouve une fortune égale à la sienne, lui offre la perspective d'un avenir heureux, et par les qualités personnelles de sa prétendue et par le caractère de M. et M^{me} Desaix, qui s'obligent à loger et nourrir le jeune ménage, maîtres, gens et chevaux. M. Desaix habite dans ce moment Corbigny, en Nivernois, où il est chef d'un dépôt d'étalons. Ce mariage donne beaucoup de satisfaction à mon père et à ma mère, qui me chargent de vous en faire part et d'offrir à vous et M^{me} de Montaignac l'expression nouvelle de l'attachement qu'ils vous ont voué.

Nous faisons tous, Monsieur, des vœux bien sincères pour que vous trouviez dans les eaux de Bourbon l'amélioration complète de votre santé.

Veuillez avoir la bonté de vous charger de mes respectueux hommages près de M^{me} de Montaignac, et agréer l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et obéissant serviteur,
GEORGE ONSLOW.

Lettre du même à M. Cournol :

Clermont, le novembre.

Monsieur,

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, vous étiez sur le point de faire un voyage dont la durée devait être de six mois ; je présume que vous en avez atteint le terme, et que vous êtes actuellement de retour à Paris. J'avois moi-même formé le projet d'y venir à cette époque ; une circonstance imprévue m'a forcé d'en différer indéfiniment l'exécution, et me fait profiter du départ d'un de mes amis pour vous adresser le manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Tout en rendant à votre versification, à l'intérêt de plusieurs scènes la justice que réclame votre ouvrage, je vous dirai, Monsieur, avec la franchise que vous avez eu la bonté d'autoriser en moi, votre poème me semble avoir un caractère de solennité trop inhérent au sujet, mais qui exclut la variété sans laquelle la musique ne produit aucun effet. Je crois avoir eu déjà l'honneur de vous faire observer que presque tous les morceaux se réduisent à des airs ou des duos. Rossini a pris un tel empire en France que ce n'est que par des morceaux coupés à la manière italienne moderne qu'on peut prétendre à quelque succès. Les finales surtout demandent à être plus allongées et à former eux-mêmes une partie de l'action. Quatre vers débités par le chœur ne suffisent pas pour la terminaison d'un acte. Le public ne se contente pas de masses, il veut des détails à la manière italienne, des apartés dits simultanément par les interlocuteurs ; il aime qu'un finale commencé par peu de personnages s'augmente par l'entrée de quelques autres, et conduise ainsi à des effets qui laissent l'auditeur ému. De nouvelles entrées dans le cours du même morceau, tels sont les moyens actuellement offerts aux compositeurs et sans lesquels le public trouve la musique froide et sans couleur. En général, on s'est dégoûté de la tragédie lyrique (*Virginie* en offre la preuve) ; on aime les oppositions,

les contrastes, et le poème de *Romulus* en offre peu. Les inspirations que j'en ai tirées sont trop de la même nature, et feroient aussi peu ressortir les vers du poète qu'ils seroient défavorables au musicien. Je n'ose espérer, Monsieur, que vous ayez la bonté de vous associer à moi pour un ouvrage d'un genre moins sévère. S'il en était ainsi, je redoublerais d'efforts pour être le moins possible indigne de votre talent et vous offrir dans mon travail la preuve d'un zèle qui égale la considération distinguée dont je vous prie, Monsieur, de recevoir ici l'expression sincère.

G. ONSLOW.

Permettez que M^{me} Cournol trouve ici l'hommage de mon respect.

*

Paris, le 28 avril 1827.

J'ai remis à Madame, duchesse de Berry, Monsieur, la partition de votre opéra du *Colporteur*, qui lui est dédié et dont vous lui faites hommage.

Son Altesse Royale m'a chargée de vous en adresser ses remerciemens.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentimens très-distingués.

La Mal^e OUDINOT, duc^{esse} DE REGGIO.

*

Lettre de Baillot :

Mon cher monsieur Onslow,

Je me suis présenté chez vous pour avoir le plaisir de vous voir et pour vous renouveler mes remerciemens des nouveaux trésors de votre composition dont vous m'avez enrichi : j'ai bien du regret de ne pas vous avoir rencontré.

Je voulais aussi m'acquitter d'une commission qui m'a été donnée par la très aimable G. G. dont vous devez vous rappeler toutes les perfections pour peu que vous l'ayez rencontrée une fois. Elle m'écrivit entr'autres choses de Lau-sanne où elle réside, ce qui suit sur votre compte :

Si vous rencontrez M. Onslow, dites-lui que je deviens folle en compagnie d'Antonia (jeune et très intéressante amie de M^{me} G.). Nous le tenons au piano, et quoiqu'il n'ait jamais consenti à m'écrire quelques lignes pour mon orgue, j'ai trouvé bonne et succulente nourriture. Quel bel adagio dans sa symphonie en *la* ! Il se partage à merveille entre 4 pattes, orgue et piano. J'espère qu'il compose toujours. Je viens de copier en vraie gourmande tout le quinzième quintetto, œuvre 38, arrangé à 4 mains. Antonia le joue avec bien de l'intelligence et déchiffre remarquablement bien. Le bon Dieu me l'a donnée pour que je n'aie pas tout à fait au fond du boubier.

Mettez-moi à même, je vous prie, de répondre à cette excellente dame ce qu'elle peut espérer de votre bon souvenir.... un de vos plus doux accords et votre nom au bas.... en attendant quelques-unes de vos belles inspirations. Jamais elles ne pourraient tomber en de plus dignes mains. Jamais âme plus

élevée, talent plus sublime, cœur plus généreux ne saura mieux les apprécier. Je partagerai sa reconnaissance avec tous ceux qui vous admirent et qui vous aiment, et j'ose me dire un des premiers

Votre dévoué et affectionné serviteur,

BAILLOT,

rue de la Chaussée-d'Antin 33.

Paris, 20 avril 1828.

*

Lettre de Le Sueur à G. Onslow :

Monsieur,

Vous êtes si bon pour les jeunes compositeurs que je prends la confiance de vous adresser un de mes élèves qui a les plus grandes dispositions, et qui ira loin lorsqu'il aura travaillé encore assiduellement quelque temps ; mais il a besoin de s'entendre pour se rendre compte de l'effet de chaque instrument. M. Gounot (*sic*) est admirateur passionné des œuvres de génie, et par conséquent des vôtres, Monsieur : je réclame pour lui votre bienveillance et votre appui, pour être exécuté à l'Athénée. Il y a bien quelques petits défauts dans son ouverture ; mais ses chants sont d'inspiration, et je crois qu'ils vous plairont.

Je vous aurai la plus grande obligation de ce que vous voudrez bien faire en faveur de ce jeune homme, et vous prie de me croire avec la plus haute considération,

Monsieur,

Votre tout affectionné,

LE SUEUR.

Le 5 décembre 1836.

En haut de la lettre, on lit ces mots tracés de la main de Gounod :

Cette lettre a été décachetée par le Comité de lecture de l'Athénée musical, auquel je l'avais remise, n'ayant pas pu trouver M. Onslow la première fois que je suis venu,

(H. GOUNOD.

*

Clermont, le 4 mai 1840.

A Monsieur le Secrétaire de la Section d'histoire, de littérature, etc., de l'Académie de Clermont.

Monsieur,

Je suis profondément touché de la faveur que m'a conférée la Section d'histoire, de littérature, etc., de l'Académie de Clermont, en daignant m'appeler à sa présidence. Tout en mettant le plus haut prix à cet honneur, Monsieur,

je ne saurois pourtant l'accepter dans l'impossibilité que je suis d'assister à ses réunions et m'associer à ses travaux. Passant tous mes étés à la campagne et une grande partie de l'hiver à Paris, les fonctions qu'on a la bonté de me donner deviendroient une sinécure qu'il ne seroit pas convenable que je ne déclinasse pas.

Veuillez, Monsieur, être auprès de la Section d'histoire et de littérature l'interprète de ma reconnaissance, et agréer l'expression des sentiments avec lesquels je suis,

Monsieur,

Votre très humble serviteur.

G. ONSLOW.

*

Lettre de Mendelssohn à G. Onslow :

Francfort, 8 février 1845.

Monsieur,

Permettez-moi de vous exprimer toute la reconnaissance que je vous dois pour le charmant morceau à deux parties que vous avez bien voulu m'envoyer et que je viens de recevoir. Vous l'avez accompagné d'une lettre si pleine de bonté et d'indulgence, si aimable, qu'elle m'a bien vivement rappelée (*sic*) les courts moments que j'ai été si heureux de passer dans votre société à Paris. Je ne sais vraiment si c'est la composition ou la lettre qui m'a causé le plus de joie, mais je sais que tous les deux me sont et me seront toujours des souvenirs très-précieux et que je vous en remercie de tout mon cœur. Veuillez me conserver l'indulgence et la bienveillance qui ont dicté votre lettre, et croyez que je sais apprécier la bonté que vous m'avez témoigné (*sic*) dans toute son étendue, malgré que je ne sache pas exprimer ma reconnaissance comme je le voudrais. Je serai toujours, Monsieur, votre très dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

*

Lettre de G. Onslow à un librettiste :

Monsieur,

J'ai lu dans le journal qui m'est parvenu hier une réclamation que vous y avez fait insérer relative à un ouvrage projeté entre vous et l'infortuné Bellini; vous avez comme tous les amis des arts déploré une perte si inattendue, et les rapports qui ont existé entre vous et l'objet de nos regrets doivent ajouter aux autres un aliment de plus. Votre talent était bien digne de s'associer au sien, et ne serai-je pas taxé de présomption en osant vous prier de me confier un ouvrage qui lui était destiné? J'espère trouver près de vous une excuse à la précipitation de ma demande dans l'empressement que tous les compositeurs doivent nécessairement mettre à devenir vos collaborateurs. Vous savez, Monsieur, que depuis bien longtemps c'est un de mes plus grands désirs; la viva-

ciété de votre esprit, le piquant de votre dialogue, l'intérêt des situations, me fourniraient, je crois, des inspirations, et celles que j'ai trouvées dans l'ouvrage auquel je travaille actuellement me donnent de la confiance pour l'avenir. Aurez-vous donc la bonté, Monsieur, de vous occuper du poème en question dans le cours de l'hiver prochain de manière à ce que je puisse l'emporter au mois de mai et le tenir prêt pour l'automne suivant. Ma reconnaissance égalera mon désir de voir ma demande accueillie. Je suis dans une impatience extrême de recevoir le 3^e acte que vous vous êtes chargé d'écrire. Le 1^{er} est entièrement terminé, et sauf l'instrumentation, je pourrais en dire autant du 2^e.

J'ai consulté l'instinct des ignorans sur ce que j'ai composé; je m'en suis rapporté à la servante de Molière bien plus qu'à son ami Boileau, et j'ai vu avec plaisir qu'on a reconnu de la facilité dans mes mélodies, et ce caractère de popularité qui me fera, je l'espère, perdre mes droits à l'épithète de *savant* qu'on me jette incessamment au nez. On ne peut rien voir de mieux coupé pour la musique que le 1^{er} acte, et les quatre morceaux du 2^e qui seroient entièrement cousus si j'avois à ma disposition des airs de danse de l'époque que j'ai demandés au bibliothécaire du Conservatoire sont aussi écrits avec beaucoup d'art pour le compositeur. Planard a terminé cet acte d'une manière insolite. Cette brusque tombée du rideau sans musique de masses fera-t-elle effet? Je ne puis prononcer, et suis du reste content de la manière dont j'ai traité cette situation.

Veuillez, mon cher collaborateur, m'informer de l'époque où je pourrai recevoir le reste de l'ouvrage bien complet. D'ici à douze jours je n'aurai plus rien à faire, et dans notre intérêt commun, nous devons éviter de laisser refroidir ma verve. La loi de censure n'amènera-t-elle pas quelques retranchements? Je vous prierais de mettre dans la partie musicale autant de réserve que possible dans tout ce qui pourroit faire froncer le sourcil à nos susceptibles aristarques. Soyez assez bon pour me transmettre votre pensée à cet égard ainsi que sur l'époque où vous présumez que nous pourrions être mis à l'étude. Il seroit important de précéder la Saint-Barthélemy. Je vous prie de faire mes complimens les plus empressés à notre ami Planard, et d'agréer l'expression de mes sentimens les plus affectueux.

*

Extrait de la correspondance de G. Onslow avec M^{me} d'Espinay :

Je vous le dis, Madame, avec une profonde sincérité, vous égalez les grands talens que j'ai admirés cet hiver. Comme eux vous excellez dans le genre classique comme dans le moderne, et je ne saurois trop vous engager à ne pas négliger la première catégorie qui devient chaque jour plus en vogue. On s'est enfin lassé de ces miriades de notes qui ne laissent pas un instant à la mélodie et ne vont pas plus au cœur que les boules de cuivre d'un jongleur. Continuez,

Madame, à suivre la voie où nous vous avons tant admirée, et vos succès ne s'affaibliront jamais. »

Daté de Bellerive, le 12 juin 1850.

*

Lettre de G. Onslow, sur le Festival des Sociétés d'outre-Rhin :

Aix-la-Chapelle, le 2 juin 1846.

Monsieur,

En m'empressant de me rendre au désir que vous m'avez témoigné par votre lettre du 18 mai, de recevoir de moi des détails sur le festival d'Aix-la-Chapelle, je dois vous remercier de m'avoir fourni l'occasion d'exprimer les vives impressions que j'ai dues à cette solennité musicale. Elle se célèbre chaque année en conséquence d'une Association formée depuis 1818 entre les villes de Dusseldorf, de Cologne et d'Aix-la-Chapelle. Chacune sert tour à tour de théâtre à cette réunion qui a régulièrement lieu le dimanche et le lundi de la Pentecôte. Mon voyage a eu le double but de jouir de l'effet d'une exécution chorale dont j'avais beaucoup entendu parler, et de remercier nos voisins d'outre-Rhin de la bienveillance avec laquelle ils veulent bien accueillir mes compositions. Leur courtoisie s'est étendue de mes œuvres à ma personne et j'ai été reçu avec une cordialité dont je suis profondément reconnaissant. Accoutumé quant à la partie instrumentale, à l'exécution parfaite (je devrais dire inimitable) de l'orchestre de la Société des concerts à Paris, et à l'influence électrique qu'exerce sur lui notre aimable Habeneck, je devais naturellement être disposé à la sévérité dans mon jugement. Dans une masse de six cents exécutants, l'énergie, la délicatesse, l'observation des nuances qui leur étaient tour à tour indiquées par leur habile directeur, une des grandes célébrités de l'Allemagne, le docteur Félix Mendelssohn-Bartholdy. J'ai assisté à quatre répétitions qui ont suffi pour obtenir l'effet le plus saisissant de la part des chanteurs et d'instrumentistes qui la veille accourus de différents lieux, se réunissaient pendant cinq jours pour se séparer jusqu'au renouvellement de la même solennité. Honneur soit rendu au sang-froid, à l'attention, au talent avec lesquels M. Mendelssohn a fait répéter chaque morceau, et à l'intelligence qu'il a constamment trouvée parmi ceux auxquels il adressoit ses observations. Le nombre des choristes est de 480, tous amateurs, tous excellents musiciens. Les personnes chargées de l'exécution des soli sont annuellement choisies parmi les sommités musicales de l'Allemagne. Celles qui ont figuré dans le dernier festival, sont la célèbre Jenny Lind, de Stockholm (soprano); M^{me} Joséphine Bel, cantatrice de Cologne; M^{lle} Birnbaum, aussi contralto et amateur de Cologne; M. Hoertinger (ténor), de Munich; M. Conrad (basse), de Francfort, et M. Herger(basse), d'Aix-la-Chapelle.

Deux concerts ont été offerts à l'avidité curieuse d'une foule de nationaux et d'étrangers. Le désir d'un grand nombre n'a pu être satisfait, vu que le théâtre

de la ville, parfaitement construit sous le rapport acoustique, ne peut malheureusement contenir que douze cents spectateurs. La scène représentant un énorme salon fermé peinte non sur toile mais sur bois, disposé en amphithéâtre, peut être occupée par un nombre égal d'exécutants.

Le programme annonçait deux soirées : la première composée de la symphonie en *ré* majeur de Mozart et de l'oratorio de la création d'Haydn ; la seconde 1^o de l'ouverture d'Oberon de Weber ; 2^o du motet avec chœurs « *Ista dies* » de Cherubini ; de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven ; 4^o de l'oratorio des fées d'Alexandre, de Händel.

L'orchestre occupait le centre de l'amphithéâtre depuis la rampe jusqu'au fond de la scène ; la même disposition a été observée pour les chanteurs divisés en deux zones également ascendantes à droite et à gauche du spectateur, les hommes dans la partie la plus élevée, et les dames dans celle la plus rapprochée du spectateur. Cette masse offre un aspect imposant, et s'il m'était permis de passer un pied hors du domaine musical, je parlerais de l'effet éblouissant de 220 jeunes femmes uniformément vêtues de blanc, commençant par la grâce et la beauté une séduction qui devait s'achever par le talent.

Les symphonies ont été exécutées de la manière la plus satisfaisante ; jamais je n'ai entendu l'ouverture d'Oberon dite avec plus d'énergie, de finesse, de netteté dans les détails, d'entraînement et de passion. L'orchestre a été au-dessus de tout éloge. J'aurais les mêmes hommages à donner aux chœurs pour l'exécution des deux oratorios et du motet de Cherubini. Quand on n'a pas entendu ces masses tour à tour si énergiques et si suaves, ces voix de femmes si jeunes, si fraîches ; quand on n'a pu juger de cet ensemble, de cette justesse d'intonation, de ce mordant dans les parties fugées, de cette simultanéité d'observation des nuances, on ne peut se faire une idée de cette perfection. Disons-le, ce n'est qu'en Allemagne qu'on trouve cette puissance chorale ; le goût, l'éducation de ses habitants les conduisent sans effort à un résultat qui doit exciter chez les étrangers autant de surprise que d'admiration.

(*Sans signature.*)

*

Deux lettres de Flemming :

Geilenkirchen, le 24 juillet 1846, près d'Aix-la-Chapelle.

Mon très cher et bien honoré Monsieur Onslow,

Retournant d'un long voyage, j'eus le grand plaisir de trouver votre aimable lettre du 12 du passé, dont j'apprends à ma grande satisfaction, que vous êtes bien arrivé chez vous, et que vous avez trouvé toute votre chère famille en parfaite santé. Je puis bien m'imaginer la joie de Madame votre épouse, de vos chers enfants et petits-enfants au moment de votre arrivée, et c'est dommage que je ne pouvais pas suivre un penchant de mon cœur, de vous accompagner en

voyage pour vous reconduire au sein de votre famille et d'être témoin de toutes les marques d'affection et de tendresse dont tous rivalisaient de vous combler ; mais malheureusement après les beaux jours que nous avons passés ensemble à Aix-la-Chapelle, j'étais forcé de me séparer de vous, mon très cher ami ! Il ne me restait que le beau souvenir des précieux moments que je me trouvais autour de votre personne, que je n'oublierais jamais ni moi ni mes enfants ; depuis nombre d'années nous avons le désir le plus ardent d'avoir le grand bonheur de faire votre connaissance personnelle, pour vous exprimer nos sentiments de grâce et de vénération pour toutes les jouissances que nous devons à vos œuvres musicales qui nous occupent journellement, formant les favoris dans ma bibliothèque musicale avec ceux de Mozart et Beethoven déjà depuis l'an 1812, et j'ose le dire généralement dans toutes les sociétés et réunions musicales de la province du Rh'n. Vous voyez par cela, mon cher Monsieur et ami, que malgré que c'était la première fois que notre fête de musique fut honorée de votre présence vous êtes bien et déjà longtemps connu et vénéré dans toute notre province.

Recevez mes remerciements bien sincères pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre portrait, qui m'est parvenu bien conditionné ainsi que celui pour MM. Mendelssohn et Kistner ; le jour de son arrivée était une fête pour toute ma famille, et quand nous aurons un jour le plaisir de vous posséder chez nous, vous vous trouverez placé parmi les membres chéris de ma famille. A l'arrivée de la boîte contenant les portraits, M. Mendelssohn avait quitté déjà Liège et Aix-la-Chapelle, mais un de mes amis ira sans doute à Leipzig et lui remettra les deux portraits pour lui et M. Kistner.

Mes enfants, M^{me} Bel et M. Bel, aussi ma fille Hélène, me prient de les rappeler à votre souvenir, et vous prient de dire bien des amitiés de ma part à Madame votre épouse et à toute votre famille. J'espère être favorisé bientôt de vos nouvelles. Agréez l'expression des sentiments les plus sincères de

Votre dévoué

M. FLEMING.

M. Van Hanten et M. Lax, d'Aix-la-Chapelle, ainsi que tous les membres du Comité m'ont chargé de les rappeler à votre souvenir.

Geilenkirchen, 28 février 1847.

Mon très cher Monsieur et Ami !

Des occupations nombreuses et des absences fréquentes m'ont empêché de répondre plus tôt à votre charmante et amicale lettre du 13 décembre dernier, plus j'ai toujours tardé à vous écrire puisque je me trouvais encore sans nouvelles de la part du Comité de la fête musicale à Cologne, auquel j'avais commandé votre lettre susdite. Ce n'est qu'aujourd'hui que je reçois la réponse ci-jointe que je m'empresse de vous remettre et dont vous verrez que le programme pour la fête de musique n'est pas encore discuté et décidé ; on veut

attendre auparavant la réponse de M^{re} Lind et de M^{re} Garcia Viardot, avant d'arrêter le programme, et aussitôt qu'elle sera arrivée, le Comité m'informera du résultat. C'est une idée bien heureuse, que vous avez occupé de la composition d'une symphonie dédiée et destinée à la Société musicale de la province du Rhin, et j'apprends avec bien du plaisir que vous l'avez déjà terminée et que vous la ferez essayer à Paris pour la rendre le plus possible à sa dédicace ; ce sera donc un de vos derniers chefs-d'œuvre qui servira à embellir et glorifier notre fête de musique rhénane, et il suffit qu'il soit de votre géniale composition pour lui assurer le plus brillant succès ; certainement l'enthousiasme égalera la reconnaissance avec laquelle elle sera généralement reçue. Il me tarde, mon digne et respectable ami, d'entrer pour ma part en partage d'admiration et de jouissance, en l'entendant exécuter sous votre propre direction, et cette année-ci la fête aura un double intérêt pour moi. Je ne puis assez vous exprimer la satisfaction que j'aurais en vous présentant aux autres membres de ma famille qui seront enchantés de faire votre aimable connaissance. Au commencement du mois d'avril je dois aller à Berlin dans ma qualité de député de la province du Rhin, pour assister à la première réunion de la diète de notre pays ; l'ouverture sera le 41 avril, et les séances dureront 3 à 4 semaines, de sorte que j'espère qu'avant la Pentecôte où la fête de musique sera célébrée, j'aurais la réponse du Comité de Cologne, je ne manquerais pas de vous la communiquer.

Ma fille Hélène ainsi que M. et M^{re} Bel, me chargent de les rappeler à votre souvenir, et vous prient d'être l'interprète de leurs sentiments bien dévoués auprès de Madame Onslow et votre famille, je vous renouvelle l'assurance de l'attachement et de l'amitié sincère avec lesquels je reste

Votre dévoué ami,

M. FLEMING.

Mes enfants, M. et M^{re} Bel, se proposent d'aller à Paris vers le 15 du mois prochain pour y rester 2 à 3 semaines chez son frère M. Auguste Bel, marchand de modes, demeurant à Paris, peut-être qu'ils auront le plaisir de vous voir à Paris.

Lorsque les portraits arrivaient, M. Mendelssohn avait déjà quitté Liège et Aix-la-Chapelle, mais j'ai profité plus tard d'une bonne occasion pour les envoyer à Leipzig, de sorte qu'ils se trouvent entre les mains de MM. Mendelssohn et Kistner.

Monsieur Onslow, 5, rue des Champs-Élisés, Paris.

*

Lettre de W. Rodenau :

Cologne, le 4 avril 1847.

Monsieur,

Votre honorée lettre du 12 décembre dernier nous a été communiquée par M. Fleming de Geilenkirchen, et quoique cet ami vous aura fait part de tout

le plaisir que nous a causé l'offre vraiment généreux de votre nouvelle symphonie pour notre festival à la Pentecôte, nous venons vous présenter nos remerciements bien empressés de ce que vous veuillez bien rendre notre fête plus intéressante par votre composition.

Le programme n'a pu être fixé que depuis quelques jours, nous l'avons composé des morceaux suivants :

- | | | |
|--|---------------------------------|-----------|
| 1. Le Messie par Hændel, oratoire, | } 1 ^{er} jour, 23 mai. | |
| 2. Votre nouvelle symphonie, | | |
| 4. Symphonie de Beethoven n° 7, | } 2 ^e jour, | |
| 2. Le 114 ^e Psaume par Mendelssohn, | | |
| 3. Ouverture du Freischutz, par C. M. de Weber, | | } 24 mai. |
| 4. 2 ^e acte de l'opéra Olympie, par Spontini. | | |

Espérant, Monsieur, que vous approuverez notre choix, nous avons l'honneur de vous inviter à notre festival, vous priant en même temps de vouloir bien diriger votre symphonie vous-même, ce qui ne manquera pas d'inspirer à l'orchestre tout l'enthousiasme pour assurer une exécution parfaite.

Les répétitions générales commenceront les 21 et 22 mai; cependant nous désirions recevoir la partition ainsi que les parties plus tôt, pour nous en occuper avec notre orchestre, qui formera le fond de tous les exécutants.

Veuillez, Monsieur, nous honorer d'une réponse favorable, et agréer en attendant que nous puissions vous exprimer de vive voix la haute considération que vos œuvres nous ont inspirée, nos salutations bien affectueuses et sincères.

Le Comité pour la grande fête musicale du Bas-Rhin,

W. RODENAU.

*

Liedertafel in Cöln, etc., etc., etc.

Très honoré Monsieur,

Le vif intérêt dont vous avez honoré nos festivals musicaux rhénans, lequel a été comblé par la dédication de votre chef-d'œuvre, votre symphonie, exécutée dans ces jours sous votre direction et accueillie par l'orchestre et l'auditoire avec tant d'enthousiasme, nous engage à vous prier de vouloir bien accepter la nomination comme *membre de notre Liedertafel*, qui s'est déjà empressée de vous offrir ses hommages le jour de votre arrivée.

Veuillez, Monsieur, garder les insignes de chanteur que nous vous offrons en même temps comme souvenir des beaux jours que votre séjour parmi nous a rendus si célèbres.

Agréer, Monsieur, l'assurance de notre plus sincère dévouement et de la

haute admiration, que nous ressentons pour le génie, dont le nom est déjà répété par toute l'Europe musicale.

Cologne, 24 mai 1847.

La direction de la Liedertafel de Cologne,
HENRI DORN, F. HEUSER, JOS. BOGEN,
G. OSTERWALD, peintre.

A Monsieur George Onslow.

*

Lettre de Henri Dorn :

Monsieur,

Je ne saurais assez vous exprimer le vif plaisir que m'a fait la nouvelle de votre arrivée à Cologne pour le temps du festival. En même temps j'ai reçu les parties d'orchestre de votre nouvelle sinfonie, dont vous avez fait cadeau au comité. C'est l'impression qu'a laissée en vous le concert de la Pentecôte passée, à Aix-la-Chapelle, qui, comme vous l'avez dit vous-même, nous a procuré le bonheur d'être honorés du dernier œuvre de votre génie. Chargé de la direction musicale de notre fête, — à moins que messieurs les compositeurs ne trouveront pas à propos de diriger leurs œuvres eux-mêmes, comme le fera M. Spontini, — et en conséquence chargé aussi des répétitions préparatoires, je crois de mon devoir de vous faire l'observation que, dans l'orchestre comme vous l'avez entendu l'année passée à Aix-la-Chapelle, se trouvent, à l'occasion de pareilles fêtes, les diverses forces instrumentales des villes alliées du Bas-Rhin, dont la précision vous a surpris, d'après votre propre jugement. Mais il y a une grande différence entre l'exécution des anciennes œuvres de Beethoven, qui déjà connues depuis longtemps, se répètent d'un an à l'autre, de sorte qu'elles sont déjà à la portée même des amateurs, malgré leurs difficultés, — et entre celle d'une composition tout à fait neuve, qui ne cédera aux susdits ni en valeur ni en sa nature pointilleuse. A cela il vient encore que nous n'avons pas reçu les parties d'orchestre d'assez bonne heure pour en faire déjà les répétitions, du moins à Dusseldorf et Aix-la-Chapelle, au commencement de cette année, afin que messieurs les musiciens l'eussent connues avant leur réunion dans notre ville. Je dis cela non pour vous faire croire que peut-être par cet inconvénient la production sera défective, car je vous garantis quant à moi que je ne manquerai pas de pousser les préparations avec nos coopérateurs disponibles pour en former un fond, mais je le dis pour vous prier de vouloir bien ne pas mettre l'exécution de niveau avec celle que vous avez entendue à Aix-la-Chapelle et principalement pas avec celle de votre sinfonie en question au Conservatoire de Paris, dont le public a été si vivement entraîné. Cependant nous avons commencé les exercices préliminaires pour que l'orchestre de notre ville en soit déjà plus ou moins imbu, ce qui a excité un intérêt général. Sachant que vous vous trou-

vez dans l'heureux état de n'être pas chargé de quelque fonction officielle, mais plutôt maître de disposer de vos moments en faveur de notre art chéri, j'ose espérer que vous trouverez assez de temps pour vous rendre à Cologne vers la fin de la semaine qui précède la fête, de sorte que vous serez présent à la première répétition, qui se fera vendredi le 21 du mai, si même pas avec ce grand ensemble qui sera réuni aux deux autres. En attendant votre arrivée, je me flatte que vous m'aurez conservé les mêmes sentiments dont vous m'avez honoré l'année passée, lorsque j'avais le plaisir de faire votre connaissance à Aix-la-Chapelle.

Veuillez bien agréer les expressions d'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très dévoué,

HENRI DORN.

Cologne, 1^{er} mai 1847.

*

Lettre d'E. Saint-Phal :

Impossible, Monsieur, que je résiste à vous dire l'enthousiasme que j'ai éprouvé aujourd'hui en écoutant votre admirable symphonie, et la vive satisfaction que j'ai eue en voyant l'hommage qu'on lui a rendu. Enfin le public du Conservatoire, qui ne veut que du Beethoven, a été entraîné *malgré lui* par la beauté de votre œuvre ! Personne n'a joui plus que moi de ce triomphe si mérité. J'avais besoin de vous le dire, Monsieur ; de le dire à d'autres aussi, car j'en ai parlé à tous ceux que j'ai rencontrés.

Quel bel adagio, quel beau scherzo, quel beau tout ! Comme ce rondo est animé, comme le premier morceau est bien conduit ! Maintenant j'attends *Cain* avec impatience !

Vous savez, Monsieur, la mort du jeune Alard ; nous n'aurons pas le grand virtuose jeudi. Notre programme se trouve tout à fait dérangé, je ne sais encore qui remplacera Alard ; j'espère cependant que ce sera Armingaud.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

E. SAINT-PHAL.

Dimanche soir.

*

Lettre de A.-C.-G. Vermeulen :

Mon cher Monsieur Onslow,

Votre lettre du 20 décembre dernier m'a fait le plus vif plaisir ; seulement vous exagérez trop l'accueil, bien cordial il est vrai, que nous vous avons fait, mais pas assez digne d'un génie musical que nous estimons tant et à si forte raison. Si jamais vous vous proposez dans la suite de venir embellir notre cercle musical par votre présence, veuillez m'en instruire d'avance, afin que nous puissions mettre en œuvre tout notre possible pour vous recevoir d'une

manière plus analogue à nos vœux et plus digne de celui que nous nous félicitons d'avoir appris à connaître en personne, mais qui vivra toujours parmi nous par ses œuvres sublimes.

J'ai fait part à ces Messieurs des sentiments que vous m'avez exprimés à leur égard ; ils en sentent tout le prix, et m'ont prié de les recommander à votre bon souvenir. La possibilité d'une excursion en France ne peut se réaliser ; ma santé a beaucoup souffert cet hiver, et comme je suis forcé de déménager sous peu, et cela avec tout l'embarras d'un ménage (quoique de garçon) et d'une bibliothèque littéraire, et d'une collection de musique assez vaste, ainsi que la Bibliothèque et de tous les archifs de la Société, je crois que je ne pourrai profiter de la belle saison pour me délasser un peu de mes travaux. Car outre mes occupations journalières au gymnase, je puis vous assurer que l'étendue des travaux de la Société, qui a ses relations dans tous les pays civilisés, est énorme. Et cependant voilà près de vingt ans que je travaille aux intérêts de cette Société dont je suis le fondateur et qui, j'ose le dire, a une renommée presque européenne : de cette Société plus que nationale, puisqu'elle réunit toutes les célébrités du monde musical et qu'elle encourage l'art, qui est de tous les pays, sans qu'aucune marque honorable ait flatté le tant soit peu de vanité que tout homme porte en soi, parce qu'il est homme. Il me semble que cela ne puisse avoir lieu que dans un pays où la musique n'a pas la considération qu'un gouvernement éclairé doit à l'art. Et puis, qui est prophète dans sa patrie ?

Quant à l'information susdite, je ne sais pas si le roi de France, à qui la Société a offert, l'an dernier, les quatre premiers volumes de la *Collection des Compositions néerlandaises du 16^e siècle*, qu'elle fait publier à ses frais, aura placé cette collection dans quelque bibliothèque à Paris, mais, en tous cas, là où cette collection aura été placée, il y aura sans doute occasion d'offrir les compositions de nos compositeurs modernes, et je ne doute pas que vos relations ne vous mettent à même de prendre quelque information là-dessus.

Veuillez me croire, mon cher Monsieur, votre tout dévoué

A.-C.-G. VERMEULEN.

Rotterdam, 7 février 1847.

*

Lettre de G. Onslow :

Monsieur,

Il y a quelque temps que j'ai eu le plaisir de vous écrire pour réclamer vos bons offices en ma faveur relativement à ma candidature à l'Académie des Beaux-Arts. J'ignorais alors l'honorable détermination prise par l'Institut de ne s'occuper que dans six mois du remplacement de l'homme illustre à la mémoire duquel on ne saurait donner assez de regrets. Cette raison me fit faire

sans retard auprès de vous une démarche que je vous prierais de regarder comme non avenue, s'il est vrai, comme on vient de me l'apprendre, que M. Reicha se mette sur les rangs. Fier d'être son élève, je ne puis oublier les immenses obligations que je dois à ses excellentes leçons. Aux titres que je réclamaï pour moi-même de compositeur instrumental, il joint ceux que lui donne sa profonde science, et je regarde comme un devoir de ne pas entraver, dans mon intérêt personnel, une élection qui me semble être de toute justice. Permettez, Monsieur, que je réclame de vous en sa faveur l'intérêt que je demandais naguère pour moi-même. J'en aurai une reconnaissance dont je prie de recevoir l'expression en y joignant celle de, etc.....

(C'est un projet de lettre non signé, mais qui est évidemment de G. Onslow.)

*

Deux lettres d'A. Malibran :

Strasbourg, 4 septembre 1849, place Saint-Etienne, 15.

Monsieur,

Il y a quelques années qu'encouragé par vos bienveillantes paroles, je quittai Paris pour aller terminer mes études en Allemagne. A mon retour, il y a quelques mois, je fondai à Strasbourg une Société musicale ; depuis lors cette institution a grandi. Aujourd'hui elle est en voie de progrès ; nous avons résolu d'invoquer le patronage des deux premières illustrations artistiques de notre époque, Onslow et Spohr, mon maître, qui déjà a bien voulu accéder à nos vœux.

Je viens, au nom du Comité, Monsieur, vous prier de nous permettre d'associer votre grand nom au sien : ce sera pour notre jeune Société une garantie d'avenir, un talisman aux rayons duquel elle verra grandir et fructifier dans son sein l'amour de la vraie musique, celle des hommes de génie, celle des grands maîtres. En attendant une réponse qu'il nous tardera bien de recevoir, je me dis, Monsieur, avec un profond respect, le plus fervent et le plus humble de vos serviteurs.

A. MALIBRAN,

Chef d'orchestre de la Société musicale de Sainte-Cécile
de Strasbourg.

A Monsieur Onslow, Membre de l'Institut,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Strasbourg, ce 11 mars 1850.

Maître,

Le jour où j'ai reçu votre lettre a été pour moi un beau jour, oui, le plus beau et le plus grand de toute ma vie. Recevoir des conseils, des leçons d'Onslow, c'était payer mille fois toutes les peines, tous les travaux, toutes les privations de ma vie d'artiste. Il y avait tant de bonheur pour moi dans

vos paroles, que je ne pouvais y croire, que cela me semblait un rêve. Oh ! merci, merci, et puisse ma vie tout entière se passer à vous bénir et à vous témoigner ma reconnaissance. Daignez m'écouter encore, Maître, et approuver un projet que j'ai conçu depuis que vous m'avez écrit.

J'ai mis de côté une faible somme qui devait, le cas échéant, me servir de fonds de réserve.

Paris l'engloutirait en un instant, avant qu'il m'ait été donné de profiter de vos bontés, et alors, je deviendrais à charge à ma famille, à mes amis et par conséquent à moi-même. Permettez-moi d'attendre votre retour en Auvergne ; alors, j'irai soit dans un coin obscur de Clermont, soit dans une mesure de village, et là, je pourrai aisément vivre pendant quelques mois de la vie du cénobite ; peu m'importe, pourvu que je sois près de vous et que vous m'accordiez vos leçons. Je travaillerai sans cesse, commentant, élaborant ; faisant et défaisant sur un signe, sur un mot de vous, jusqu'à ce que vous disiez : c'est bien ! S'il ne m'est pas donné un jour de vous faire honneur, c'est que je serai mort à la tâche.

J'étais appelé en Allemagne, mais qu'est-ce que cela, si vous me dites : restez ! qu'est-ce que le monde pour moi si vous me permettez de venir m'échauffer au soleil de votre génie !

J'attends avec anxiété un dernier mot de vous pour prendre une détermination. Jusque-là mon existence sera comme suspendue, car il ne me sera donné ni de penser ni d'agir tant que ce qui est âme, cœur et pensée chez l'homme attendront la parole suprême du Maître dont je me dis le très humble disciple

A. MALIBRAN.

Lettre de Saint-Georges :

6 septembre 1849.

Mon cher Onslow,

J'ai une preuve d'amitié à vous demander, et je me rappelle nos bons et anciens rapports pour la réclamer de vous.

Il s'agit d'un de mes bons amis, homme d'un grand talent, qui se porte candidat à l'une des places vacantes de la section de peinture à l'Institut.

Cet ami est M. Camille Roqueplan, frère de M. Nestor Roqueplan, directeur de l'Opéra : M. Camille Roqueplan, grand prix de Rome, couronné à tous les concours, auteur de toiles admirables qui ornent nos *premières galeries et celles de l'étranger*, mérite tout ce que vous ferez pour lui en lui donnant votre voix pour son entrée à l'Institut.

Voici ses principaux ouvrages :

La Mort de l'espion de Cooper.

Van Dick à Londres.

Madeleine au désert.

Une Scène de la Saint-Barthélemy. (Cette toile est au ministère de l'Intérieur.)

Une Bataille pour le musée de Versailles.

Trois Plafonds du palais du Luxembourg.

La Fuite en Egypte, *son vrai chef-d'œuvre*.

Et trente autres toiles magnifiques connues de tout *Paris* et de l'*Europe*.

C'est donc un acte d'équité que je vous demande, mon cher collaborateur et ami, et à la fois une preuve de votre bon et affectueux souvenir pour moi.

Répondez-moi un mot, mon cher Onslow, pour m'assurer de vos bonnes dispositions et croyez à ma sincère gratitude comme à mon éternelle amitié.

L.-V. DE SAINT-GEORGES.

33, rue de Trévis, Paris.

Lettre du prince de la Moskowa :

Neuilly, 28, rue de Longchamps, 16 septembre.

Mon cher Maestro. — Je me présente pour remplacer M. de Vanblanc à l'Institut, je sais que je puis compter sur votre voix, vous me l'avez promis de la façon la plus aimable, et dussé-je échouer par la quantité, je sais déjà que j'aurai la qualité pour moi. — Je ne sais pas si vos affaires ou vos habitudes vous appelleront à Paris pour l'époque de l'élection du candidat nommé en remplacement du comte de Vanblanc défunt, mais j'ai appris que vous êtes fort lié avec M. Garnier; si donc vous pouviez jeter à la poste un petit mot à son adresse en ma faveur, je ne doute pas du bon effet que ce mot devrait produire. — Si, par vos relations avec d'autres immortels, vous pouviez me donner encore un autre coup d'épaule, je vous en serais bien reconnaissant. — Votre voix est très puissante, je le sais, à l'Académie. Je pensais aller vous voir cette année, mais mes affaires m'ont retenu à Paris. Une autre cause bien triste m'y fixe en ce moment. Je soigne mon pauvre frère diplomate, revenu du Brésil dans un triste état de santé — sa poitrine est gravement attaquée. Cependant depuis quelque temps une notable amélioration s'est manifestée. Dieu veuille qu'elle continue. — J'ai lieu toutefois de l'espérer.

Veuillez mettre, je vous prie, mes hommages aux pieds de Madame Onslow, et faire toutes mes amitiés à Monsieur votre frère, et permettez-moi de vous exprimer la nouvelle assurance de ma haute considération et de toute mon amitié.

LE PRINCE DE LA MOSKOWA.

P.-S. — Voici les voix dont je suis sûr :

Horace Vernet, Paul Delaroche, Lemaire, Duret, baron Desnoyers, Auber, Carafa, Spontini, Adam, comte de Turpin, et peut-être M. de Clarac.

Trois lettres d'A. Thomas :

Mon très honoré Maître,

Les témoignages de bienveillance que toujours j'ai reçus de vous, m'encouragent à faire une démarche que vous accueillerez avec bonté, je l'espère :

Vous savez que l'Académie des Beaux-Arts va bientôt nommer un membre de la section de musique :

Cette élection déterminera-t-elle le voyage que vous faites tous les ans à cette époque, je l'ignore, mais dans le doute où je suis à cet égard, et quoi qu'il arrive, je ne puis résister au désir de vous écrire.

Vous comprendrez, cher Monsieur, que dans cette circonstance, si grave pour moi, ma pensée se soit portée vers vous. Vous l'avouerez-je? j'ai l'espérance, ou plutôt le pressentiment que votre présence à Paris me serait heureuse; je l'appelle donc de tous mes vœux. Pardonnez ma confiance, elle n'est pas présomptueuse, croyez-le bien.

S'il entrait donc dans vos projets de venir ici, permettez-moi, mon Maître, d'invoquer cette bienveillance sur laquelle je me reposerai, beaucoup plus que sur les titres que je vais de nouveau soumettre à l'Académie; laissez-moi vous dire combien je serais fier et heureux de vous voir me tendre la main pour m'aider à solliciter cet *honneur* que j'ambitionne et qui serait pour moi la plus belle récompense de tant d'efforts et de travaux.

Veuillez croire toujours, Monsieur et cher Maître, à mon affectueux souvenir, et agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

AMBROISE THOMAS.

Paris, 11 février 1851.

Cher Maître,

Dans la crainte de ne pas vous rencontrer, je veux vous dire combien je suis heureux de l'honneur que vous venez de me faire en me plaçant *le premier sur votre liste* !

Si par bonheur le résultat définitif était la conséquence de la séance d'hier, je serais bien enchanté, sans doute, mais non pas plus touché que je le suis de ce témoignage d'estime et de sympathie que je viens de recevoir de vous.

Veuillez me permettre, cher Maître, de vous embrasser, en vous priant de croire toujours à mes sentiments de reconnaissance et à mon entier dévouement.

AMBROISE THOMAS.

Dimanche, 16 mars 1851.

Paris, 10 mai 1851.

Mon cher Maître,

Je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre parce que l'on m'avait dit que les

listes des candidats pour la place d'harmonie au Conservatoire allaient se faire promptement, et je pensais, en vous écrivant, vous en dire le résultat. Mais M. Auber, qui est tout entier à ses répétitions de l'Opéra, ajourne sans doute notre convocation après la première représentation de son ouvrage.

Je ne connais pas M. Molden, mais votre appréciation et votre recommandation chaleureuse, sont un motif entraînant pour que nous prenions tous sa candidature en sérieuse considération. Je vais cependant, mon cher Maître, vous avouer franchement la situation dans laquelle je me trouve :

Sitôt après la mort de M. Colet, le Directeur du Conservatoire a bien voulu me proposer la place laissée vacante; mais on m'a appris en même temps que M. Barbereau se mettait sur les rangs, j'ai dû refuser l'honneur que l'on voulait me faire, pour favoriser la candidature d'un homme dont vous connaissez aussi l'immense mérite, et pour lequel j'ai conservé beaucoup de reconnaissance, car il fut mon maître. Je ne connais pas les dispositions de MM. les membres du Comité à l'égard de M. Barbereau. S'il est de mon devoir d'exprimer hautement mon opinion sur lui, et mon désir de le voir arriver au Conservatoire, cela ne diminue en rien les titres et les droits des autres concurrents; je ferai même tout mon possible, croyez-le bien, pour que M. Molden soit honorablement placé sur la liste.

Je regrette bien, mon cher Maître, que nous soyons si souvent et si longtemps privés de votre présence, et je serai toujours très heureux de vous revoir.

Je saisis avec empressement cette occasion pour vous assurer de nouveau et du fond de mon cœur, de toute ma reconnaissance; car je dois en grande partie, à votre bienveillant patronage le bonheur de vous exprimer aujourd'hui mieux que jamais, ma fidèle et affectueuse admiration.

AMBROISE THOMAS.

Lettre d'Ingres :

Mon cher Confrère,

Si je prends la liberté de venir solliciter franchement votre voix pour hypolite Flandrin, mon élève et mon ami, c'est que j'ai pensé qu'aux yeux d'un artiste d'un esprit aussi élevé que le vôtre, le meilleur titre est celui des études profondes et sérieuses. Ne pensez-vous pas en effet comme moi, Monsieur, que Flandrin appelé déjà le premier sur la liste de la section apporterait au sein de l'Académie avec son ardent amour pour les progrès de l'art, le respect dû aux saines doctrines qui en font et la force et la vie.

Veuillez excuser je vous prie, Monsieur, en faveur des bons motifs qui m'annoncent, l'abandon avec lequel je me permets de vous écrire.

Votre admirateur et très dévoué confrère,

J. INGRES.

21 février 1851.

Deux lettres de Zimmermann :

J'apprends avec un vif chagrin, mon cher ami, qu'un détestable rhumatisme s'est jetté (*sic*) sur un de vos yeux et vous a causé une grande inquiétude. Siept a-t-il pu combattre le mal victorieusement. Tous ici nous vous aimons et prenons intérêt à ce qui vous touche. Nous serons heureux d'apprendre que le maudit rhumatisme n'a point laissé les traces que nous pouvions craindre. Mon gendre Gounod me charge particulièrement de le rappeler à votre bon souvenir. Il se souvient avec bonheur des encouragements que vous lui avez donnés. Depuis votre départ il a obtenu un beau succès au Théâtre-Français avec ses chœurs d'Ulysse, qui ont vraiment une belle couleur antique.

Madame Zimmermann et tous mes enfants nous vous donnons ensemble l'assurance de la plus affectueuse sympathie.

Votre vieil ami,

ZIMMERMANN.

30 juin 1852.

Mon ami, je sais qu'on ne peut vous trouver que le matin de bonne heure ; aussi je me propose de vous voir demain à 8 h. 1/2. Je vous écris ce billet afin de ne pas vous surprendre par une visite matinale. Je dois vous rendre compte de mon entretien avec Halévy, et des dispositions dans lesquelles je l'ai laissé.

Votre vieil ami,

ZIMMERMANN.

P.-S. — Jusqu'à ce que je vous voie, je ne veux pas vous laisser penser que je viens vous demander autre chose que ce qui est convenu entre nous, ainsi donc, ne redoutez pas ma visite.

(Sans date.)

Lettre d'A. Couder :

Fontainebleau, ce 2 janvier 1853.

Mon cher Confrère,

Nous pensons tous à vous avec la plus vive sympathie et vous avez sans doute eu connaissance par M^{me} Arthur et M^{me} Costaz à qui je l'ai dit, de la profonde impression que la lecture de votre excellente lettre a produite à toute l'Académie. Vous ne sauriez douter de tous nos vœux pour le rétablissement de votre santé comme du désir de vous revoir bientôt parmi nous.

M^{me} Costaz et votre chère belle-fille M^{me} Arthur Onslow, m'ont assuré lorsque j'ai eu l'honneur de les voir ici avant leur départ pour Paris, que vous alliez sensiblement mieux, et que tant pour des affaires qui nécessitent votre présence à Paris, que pour satisfaire à un désir bien naturel, vous aviez le projet de faire ce voyage ; il y a de cela environ six semaines ; depuis nous avons eu le regret de perdre un de nos bons et affectueux compagnons, l'excellent M. Huvé

a cessé d'exister... il laisse une place vide... et dans *quinze jours* il sera remplacé par la volonté de la majorité académique. Les deux principaux candidats sur lesquels se portent les suffrages de l'Académie, sont M. Hittorf et M. Gilbert.

Après tant de résistance pendant les élections précédentes enfin la justice paraît devoir l'emporter; les nombreux et importants travaux de notre ami Hittorf, comme architecte, ses œuvres sur la Sicile, la polichromie, etc., etc., récemment publiées comme savant écrivain archéologue, lui font un bagage tellement important auquel se joint encore ce magnifique Colisée (le cirque Napoléon), que la section d'architecture me semble forcée, malgré sa mauvaise humeur, de rendre hommage à un mérite si évident. La liste est attendue par nous tous avec une certaine impatience, car ils se tiennent *eux sept*, aussi gourmés et aussi secrets que les cardinaux pour l'élection d'un pape. Ceux donc qui voudraient encore ajourner la nomination d'Hittorf, lui suscitent un compétiteur dans la personne de M. Gilbert, ancien pensionnaire de l'École de Rome. Certes c'est un homme de beaucoup de talent, de plus un homme honorable et qui est assurément digne de fixer le choix de l'Académie, mais dans la vérité de la conscience, il ne peut produire à beaucoup près la valeur aristocratique de M. Hittorf. Son unique ouvrage est une *petite église* que sans doute vous connaissez, c'est ce petit monument qui couronne les hauteurs de Charenton et que l'on aperçoit de la route en sortant de Paris par le chemin de Paris à Lyon. Dans ce petit monument M. Gilbert a prouvé de la science et du goût; mais enfin ce n'est pas une production importante et qui puisse entrer en concurrence avec l'église de Saint-Vincent-de-Paul, avec les décorations des Champs-Élysées, avec l'édifice si original en même temps que d'un goût artistique tel que le cirque des mêmes Champs-Élysées, avec le nouveau cirque Napoléon, qui est une vaste production architectonique, car M. Hittorf a en même temps produit une belle chose unique dans l'Europe, et a su résoudre un problème dans l'art de la construction par le savant et ingénieux système de la voûte qui couronne ce vaste monument et qui en assure la solidité.

Loin de contribuer comme jusqu'à lui cela est constaté à la poussée des parties latérales, car ici le poids appuie verticalement sur les murs et tend plutôt à les consolider qu'à causer aucun écartement comme au Panthéon, comme à Saint-Denis et ailleurs où cela est à déplorer.

Sans vouloir donc nier le mérite de M. Gilbert, qui du reste comme pensionnaire a fait des travaux de restauration de temples antiques qui sont de très estimables ouvrages de portefeuille, il faut reconnaître en toute justice que sauf l'affection de camaraderie d'une part, et la *répugnance de la faiblesse humaine* à élever sur le pavois *un plus illustre que soi*, il est évident dis-je, que la nomination de M. Hittorf ne devrait pas cette fois souffrir d'hésitation, et que les suffrages ne dussent être unanimes. C'est ce qui devrait être, mais

l'esprit de coterie tente de se mettre en travers, d'où il résulte que l'Académie est partagée en deux camps. Si mes renseignements sont exacts, notre ami doit passer à une majorité débattue, mais les passions étant en jeu en cette circonstance, il y a lieu d'être fort inquiet sur ce résultat. Vous dirai-je que toute la section de musique est pour nous, et que la voix de notre cher confrère Onslow viendrait non-seulement compléter cette brillante pléiade, mais nous assurerait notre 18^e suffrage d'où sortirait en vainqueur de l'urne redoutable le nom aimé de notre cher Hittorf!!!!...

Cet appel à votre cœur si chaleureux et à votre conscience d'artiste sera entendu et accompli s'il ne dépend pour vous que de suivre votre ardente affection pour votre ami, aussi n'avais-je pas besoin de vous écrire tout au long. Une phrase à l'académicienne suffisait. Notre ami Hittorf appelle à l'aide ceux qui l'aiment et l'honorent. Venez!!! Mais votre état de santé le permettrait-il? *that is the question*... c'est là le nœud gordien, que votre Esculape et le sentiment intime de vos propres forces peuvent seuls résoudre.

Dans tous les cas, vos amis n'en seront pas moins persuadés que si le cher Onslow ne paraît pas sur le champ de bataille le jour décisif, c'est qu'assurément il ne l'aura pas pu.

Ma femme dont la santé est malheureusement de plus en plus mauvaise, vous souhaite, ainsi que moi, le retour de la vôtre, et nous vous offrons, ainsi qu'à Madame Onslow tous les vœux qui peuvent s'accomplir selon vos désirs.

Votre bien affectionné et dévoué confrère,

AUGUSTE COURDER.

N. B. — Comme je serai pendant plusieurs jours à Paris, veuillez me répondre à mon ancienne adresse *Rue neuve Bréda*, n° 6.

Lettre de Signol :

Monsieur,

Je viens de terminer à l'église Saint-Eustache les peintures de la chapelle des Catéchismes. J'aimerais soumettre ce travail à votre appréciation. Aussi, Monsieur, je viens réclamer auprès de vous une visite qui me serait très utile, et dont je serais très honoré.

Recevez, Monsieur, mes sentiments bien empressés.

T. SIGNOL.

26 janvier 1853.

P.-S. — La chapelle est à côté de celle de la Vierge ; j'y suis tous les jours de dix à quatre heures.

Lettre de F. Halévy :

Paris, 17 août 1853.

Mon cher Confrère et Ami,

Madame Bourlin, que j'ai le plaisir de connaître à Paris, me prie de vous

demander si vous êtes toujours dans l'intention d'acheter une maison contiguë à vos propriétés. Excusez-moi, n'ouïssez pas mon bon et cher confrère, si j'interviens dans cette affaire, me mêlant ainsi de choses qui ne me touchent pas et auxquelles je devrais rester étranger ; mais je m'intéresse beaucoup à ces dames Bourlin de Paris. Mademoiselle Bourlin a une très jolie voix, chante avec un très bon sentiment de musique, et fera encore, je l'espère, de rapides progrès. Cette vente les intéresse ; et je vous serais fort obligé si vous vouliez bien leur faire savoir vos intentions et le prix qu'il vous conviendrait de mettre à cette acquisition, s'il est vrai que vous y pensez.

J'espère, mon cher Ami, que vous avez éprouvé un bon effet des eaux et que vous nous reviendrez à Paris, cet hiver, faire votre saison musicale. Nous prenons tous le plus vif intérêt, je devrais dire le plus tendre, au rétablissement de votre précieuse santé.

A revoir donc, cher Ami, et recevez en attendant mille assurances d'affectueux dévouement et de véritable confraternité.

HALÉVY.

Lettre de Marmontel :

Cher Maître,

Veuillez m'excuser si je viens aujourd'hui réclamer de votre bienveillante amitié quelques lignes approbatives pour un travail qui a obtenu la sanction de vos illustres collègues de l'Institut. Il s'agit très modestement d'une édition des œuvres choisies des maîtres classiques du piano, qu'un éditeur, M. Heugel, m'a prié d'annoter comme style, accentuation, et surtout de doigter. J'ai déjà près de cinquante morceaux prêts à paraître, et l'on pense que ce travail de patience pourra rendre service à l'enseignement et guider des professeurs qui n'ont pas eu le loisir d'étudier la manière de chaque maître. Si vous pensez, cher maître, que ma déjà longue expérience de l'enseignement du piano a pu me permettre de formuler des principes utiles, soit comme classement, style et mécanisme, je vous saurais bien bon gré de m'adresser quelques lignes à ce sujet. MM. Auber, Halévy, Adam, Thomas, Thalberg, Zimmermann, Herz ont bien voulu approuver et encourager cette publication, mais je serais tout à fait heureux si j'obtenais votre approbation..... Au revoir, cher maître, j'espère que votre santé continue de s'améliorer et que bientôt nous aurons le plaisir de vous voir à Paris. Croyez à mes sentiments de respectueuse amitié et d'inaltérable dévouement.

MARMONTEL.

36, rue Saint-Lazare.

Lettre de Th. Walsh :

J'ai été si flatté, Monsieur, de l'opinion bienveillante que vous avez exprimée sur la manière dont l'auteur du *Stabat* et des *Litanies* traite les idées des autres, que je désire ardemment savoir si vous porterez sur lui un jugement aussi favorable lorsqu'il travaille sur ses propres idées. Je vous supplie, en conséquence, de vouloir bien m'assigner un rendez-vous et me consacrer une heure, afin que je puisse vous soumettre un ouvrage important auquel j'ai travaillé depuis deux ans. J'ai pris pour sujet un des plus magnifiques textes de notre liturgie, la grande antienne de l'Avent : *Rorate cœli desuper*, avec ses récits qui sont si variés, si riches et si touchants ; c'est comme un petit oratorio qui ne compte pas moins de neuf morceaux en y comprenant le choral, lequel revient 5 fois sous un aspect différent. J'ai mis à ce travail, qui a eu pour moi un indicible attrait, tout ce que je possède de sentiment, d'intelligence et de science pratique et je suis impatient de le soumettre au jugement de l'artiste le plus complètement compétent que je connaisse en France, d'un homme dont l'approbation est aussi encourageante que sa critique est éclairée et féconde.

Recevez, Monsieur, en attendant que j'aie le plaisir de vous revoir, l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis

Votre tout dévoué serviteur,

Le C^{te} THÉOBALD WALSH.

Rue du Bac, 111, ce dimanche 28 avril.

Deux lettres de M. David :

Monsieur et cher Ami,

Je suis persuadé que M. B. . . . , dont vous prenez la peine de m'entretenir, générerait avec succès la Direction de Riom, à laquelle il désire plus particulièrement être appelé ; mais j'ignore si ce poste sera vacant très-prochainement, et dans cette incertitude j'estime qu'il conviendrait de présenter M. B. . . pour toute autre résidence rapprochée de l'Auvergne, dès que le moment de l'avancer sera venu. Ce moment, je l'espère, n'est plus très éloigné. Je le hâterai autant que cela dépendra de moi, soyez-en bien persuadé. Il ne me sera pas moins agréable de faire une chose à laquelle vous vous intéressez que d'obtenir en faveur de cet employé la juste récompense de ses bons services.

J'apprends avec plaisir votre arrivée à Paris dans le courant du mois prochain. Vous ne pouvez douter que nous désirions tous vous revoir. Pour mon compte j'en serais bien heureux, fût-ce même à titre de député, quoique je ne vous souhaite pas celui-là.

Vous serez bien surpris des progrès qu'a faits M. Vivier depuis votre dernier voyage. Son talent sur le cor et les effets qu'il en obtient aujourd'hui sont extrêmement remarquables, non-seulement par la puissance, mais par leur pureté et les ingénieuses mélodies qu'il en obtient. Il a composé des *soli* de

plusieurs caractères et vraiment fort distingués. C'est en tout point un talent qui me parait réaliser entièrement les espérances que vous avez conçues de lui. Je ne doute pas que le concert qu'il se dispose à donner dans peu de temps ne lui soit très profitable et ne confirme son succès déjà bien établi parmi les juges les plus compétents. Vous savez que M. Vivier demeure dans un petit pavillon tout près du soleil et situé dans votre propre maison, place de la Bourse.

Vous ne me dites pas si M^{me} Onslow vous accompagnera, cette année, dans la capitale. Si elle a ce projet et si elle l'accomplit, je lui demanderai la faveur de lui offrir mon respectueux hommage, en même temps que je vous renouvellerais à vous-même, Monsieur et cher ami, l'expression de mes sentiments les plus distingués de considération et d'affectueux attachement.

DAVID.

Paris, 9 décembre 1844.

Paris, 18 novembre 1844.

Monsieur et cher Ami,

Je n'ai pas répondu à une lettre que M^{me} B. m'a écrite il y a peu de temps, parce que, attendant d'un moment à l'autre la vacance qui permettra d'appeler son mari à une direction, je voulais lui donner la nouvelle de cette nomination. L'époque est peut-être éloignée, et je ne laisserai point échapper l'occasion, dès qu'elle se présentera.

J'apprends avec grand plaisir que vous nous apporterez un nouvel ouvrage dans deux mois. Le feu sacré de la bonne musique instrumentale s'éteint insensiblement. Honneur à ceux dont la verve intarissable entretient les bonnes traditions, et à vous en particulier pour vos louables efforts, bien dignes assurément du succès qui les a couronnés. Tous nos amateurs attendent chaque année, avec un véritable intérêt, le produit de vos inspirations. Je ne doute point que, cette année, leur espoir ne soit complètement réalisé, et j'applaudis d'avance.

Je regrette fort d'apprendre que vous avez pris la peine de venir chez moi au milieu du mois d'août, pendant le court séjour que vous avez fait à Paris. Je me suis en effet absenté, mais pendant trois jours seulement, et non pour aller prendre des bains de mer, ce qui m'est prescrit cependant. Vous savez que je ne suis pas de ceux qui abandonnent facilement leurs affaires.

Trouvez bon que j'offre ici à M^{me} Onslow mes remerciements pour l'aimable souvenir qu'elle veut bien conserver de moi, ainsi que mon hommage respectueux. J'espère pouvoir le faire de vive voix si elle vous accompagne à Paris lors de votre prochain voyage, et je ne suis pas seul à le désirer.

Agréez, Monsieur et cher Ami, l'assurance de mes sentiments d'affection, de considération et d'empresé dévouement,

DAVID.

Analyse de la 2^e symphonie par un critique allemand :

Un organe de critique musicale publié à Berlin, *l'Iris*, apprécie favorablement la 2^e symphonie. (N^o de septembre 1833.)

Cette œuvre se distingue, comme toutes celles d'Onslow, par la noblesse du style et la régularité des proportions, ce qui imprime à l'ensemble le cachet d'une conception distinguée, réalisée avec profondeur. Nous avons remarqué avec beaucoup de plaisir que cette symphonie est entrée dans le style du genre d'une façon bien plus décisive que la 1^{re} du compositeur examinée dans cette feuille. Ce qui nous a de suite bien disposés en faveur de l'auteur, c'est qu'il a choisi un ton que nous aimons particulièrement pour le grand orchestre, à savoir celui de D mol ; car aucun ton ne nous paraît plus apte à exprimer l'élévation et la noblesse. Il est vrai que ce caractère nous ne le reconnaissons pas dans le 2^e allegro de la présente symphonie ; mais il a une noble chaleur pour laquelle ce ton est apprécié, sinon spécialement, du moins très heureusement. Le thème attaqué avec énergie, selon l'indication du compositeur, présente un petit nombre de traits hardis, le caractère principal de l'ensemble. La phrase mélodique en F dur, qui vient ensuite, jette une lumière douce et bienfaisante entre les ombres puissantes qui formaient le premier plan. La mélodie, attaquée d'abord par la clarinette, est accompagnée d'un dessin adroitement combiné par les altos et les violoncelles, et rendue dans la suite encore infiniment plus intéressante par une très belle réplique des bassons, et exprimée ensuite par le violoncelle, après quoi les dessins d'ornementation viennent se superposer à la mélodie. Le retour à la partie plus animée de la fin de la 1^{re} reprise de l'allegro est d'un grand effet. Les premiers violons ont ici un mouvement tout à fait grandiose, tandis que l'alto et le second violon posent l'un après l'autre le dessin du thème. Magistral est le passage à la 2^e partie de l'allegro avec la façon de traiter les sujets et contre-sujets, avec la succession des pensées et des masses d'orchestre jusqu'à l'endroit où la première phrase mélodique apparaît avec le hautbois en A mol, jusqu'à ce que la clarinette la reprenne à son tour en F dur. A partir de là elle est réunie avec le thème fondamental et traitée ainsi dans les masses de l'orchestre. Ainsi nous voyons de toutes les façons une belle régularité des proportions dans l'ensemble comme dans les parties, à côté d'une exécution très soignée dans le détail. Etant donné qu'à ces qualités se joint une invention noble, bien qu'elle ne descende pas jusqu'aux dernières profondeurs, il est impossible que le morceau ne réjouisse pas jusqu'au fond de l'âme. Il en sera de même de l'andante, qui brille par une belle instrumentation, notamment le début avec les entrées des cors et des clarinettes menant un pizzicato des instruments à cordes est nouveau et très harmonieux.

Nous ne pouvons analyser en détail toutes les phrases, comme nous avons fait pour la première phrase de la symphonie, sous peine de dépasser la place qui nous est réservée dans ces feuilles. Cependant nous voulons nous per-

mettre encore quelques observations sur chacun des mouvements suivants : Le menuet produirait peut-être plus d'effet, grâce à une exécution très rapide et très brillante. A la lecture il nous plairait médiocrement, bien que la phrase fût très bonne. Nous l'aurions voulu plus gai et d'un plus vif humour, lorsque au contraire le compositeur l'a laissé se concentrer dans un travail et un murmure intérieur plutôt que de déployer ses ailes en liberté. Le finale, un presto extrêmement vif, est destiné à produire un effet très piquant, par le jeu des instruments qui se disputent la pensée, procédé familier à Beethoven, et se livrent ainsi à un agréable badinage. Par là le sujet prend une tournure originale, bien qu'en lui-même il ne soit pas d'une invention très remarquable. Il a l'avantage de se laisser diviser facilement en un certain nombre de dessins caractéristiques qui reviennent toujours dans la suite et entourent en se jouant les masses principales de la pensée marquant une division très régulière de tout finale. La phrase qui fait suite au 1^{er} développement du thème se présente d'une façon supérieure avec les basses, qui descendent en staccato pianissimo, et avec les instruments à vent s'arrêtant sur la tierce et la quinte. Une reprise mélodique jette ensuite une lumière agréable sur ce mouvement inquiet. Ainsi donc l'œuvre entière serait une œuvre tout à fait bien venue dans laquelle nous remarquons un progrès du compositeur, car il est impossible de faire à cette symphonie le reproche qu'on devait adresser à la première, à savoir d'être encore trop écrite dans le style du quatuor. Elle a tout à fait pris le ton du genre et conserve partout, comme tous les ouvrages d'Onslow, la mesure exacte, aussi bien dans la durée de l'ensemble que des diverses parties. Elle réjouit ainsi par l'exécution, bien qu'elle ne nous ouvre pas de nouveaux trésors d'invention.

Il ne nous reste donc rien à souhaiter que de pouvoir très prochainement entendre une exécution complète. Nous n'avons jugé l'œuvre que d'après la partition écrite. Les arrangements en seront bientôt livrés au public.

*

Anecdote de Dragonetti :

Escudier raconte, dans un feuilleton, l'origine de l'adjonction de la contrebasse dans les quintettes d'Onslow. Il était allé visiter sa famille en Angleterre. Il assistait à une grande soirée dont sa musique devait faire les honneurs. Après une heure d'attente, le 2^e violoncelle n'arrivait pas ; on s'impatientait, et l'auteur lui-même, avec cette vivacité que la mort seule a pu anéantir, ne pouvait plus tenir en place. Enfin, un des exécutants se hasarda à dire : Mais nous avons là le fameux Dragonetti, voulez-vous qu'il joue sur la contrebasse la partie de 2^e violoncelle ? — Non... non... cent mille fois non ! Mon 10^e quintette est exécuté pour la première fois et, malgré tout le talent que je reconnais au signor Dragonetti, j'en suis sûr, la contrebasse fera

un effet détestable. Elle va hurler au milieu des autres instruments ; et comment pourra-t-elle assouplir ses sons formidables ?

Enfin, faute de mieux et lassé d'attendre, il fallut se résigner. Dragonetti, placé au pupitre du 2^e violoncelle, entame l'introduction en fa mineur du quintette, qui commence justement par un solo. Le célèbre contrebassiste n'avait pas joué huit mesures qu'Onslow émerveillé applaudit à outrance, ainsi que le public. Dès ce moment, le maître arrangea les quintettes pour violoncelle ou contrebasse *ad libitum*. M. Gouffé, un contrebassiste célèbre, a arrangé les neuf premiers sous les yeux de l'auteur.

*

Des lettres et des traités signés par les parties contractantes nous font connaître les prix de vente des œuvres de G. Onslow à ses éditeurs. Troupenaz payait 500 francs chaque quatuor, quintette, symphonie, sonate, duo et trio, et cela du 20 avril 1834 au 20 avril 1835.

Le 9 novembre 1834, Schlesinger laissait à sa discrétion la détermination du chiffre. Mais, en 1836, il lui propose 400 francs par quintette.

Brandus, en 1846, traite au même prix, du 21 avril de cette année au 1^{er} avril 1852.

En 1834, H.-A. Probst, de Leipzig, avait acquis la propriété des œuvres musicales inédites et futures à 500 francs pour chaque pièce instrumentale, telle que quatuor, quintette, trio, sonate, symphonie, etc.

*

Lettre de J. Czerny :

Vienne, le 6 décembre 1830.

Monsieur,

Si vous avez en manuscrit un œuvre à peu près si grand et si joli come les célèbres sonates op. 7 et 22 à 4 m., ayez la bonté de me l'envoyer par la poste, et de m'en dire le prix. Avez-vous aussi d'autres manuscrits, je vous prie, de vouloir bien me les nommer, ainsi que les prix ; car je ne manquerai pas de vous répondre de suite.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

JOSEPH CZERNY.

Testament de G. Onslow :

Je soussigné, André-George-Louis Onslow, propriétaire, demeurant à Clermont-Ferrand, département du Puy-de-Dôme, ai fait mon testament olographe ainsi qu'il suit :

En témoignage de mon tendre attachement pour M^{me} Charlotte-Delphine-Françoise de Fontange, mon épouse, je lui donne et lègue la moitié de l'usufruit de tout ce que je posséderai à mon décès, soit en meubles, soit en immeu-

bles, voulant que le château de Bellerive, le mobilier qui le garnit, les jardins, prairies, bois et vignes qui l'entourent, toutes les dépendances dudit château, la terre de Biat, tout le territoire des Poiriers, 12,000 toises de territoire de la Planaise, formant une zone bornée au midi par le chemin actuel du pont de Cournon, et s'étendant depuis la rivière jusqu'au chemin de La Roche-Noire à Pérignat-ès-Allier, fassent partie de l'usufruit susdit sans être tenu de faire donner état des lieux ou inventaire et de donner caution.

Je donne et lègue, par préciput et hors part, à Louis-Arthur Onslow, mon fils, une somme de soixante mille francs à prendre sur la totalité de mes biens, et désire qu'après le décès de ma femme, la propriété de Pérignat-ès-Allier et le château de Bellerive et ses dépendances soient possédés par lui au moyen d'un retour payé à ses sœurs. Le reste de mes biens, sauf l'usufruit de la moitié de leur totalité léguée à ma femme, sera partagée par portions égales entre mes enfants.

Je lègue à mon fils Louis-Arthur Onslow le portrait de notre illustre aïeul, Arthur Onslow, orateur de la Chambre des communes, peint sur émail; plus une petite montre en or qui fut donnée audit Arthur Onslow par le roi George II. Cette montre est enfermée dans un étui de galuchat vert, et a son mouvement en fort mauvais état.

Je recommande mon frère Arthur à ma femme et à mes enfants, et désire que la pension qu'il recevra de moi au moment de mon décès lui soit continuée après moi (*).

(*) Je lègue : à mes petites-filles, Marie et Delphine, toute ma musique de piano, y compris mes propres compositions pour cet instrument; à Charlotte Costaz, ma bien-aimée belle-fille, mes partitions d'opéras, soit de moi, soit d'autres auteurs, plus la collection en partition de mes quintettes et quatuors.

Approuvé le renvoi : GEORGE ONSLOW.

Comme gage de mon affection, et de l'amitié à leur père, Marc Riberolles, je lègue :

A Antoine Riberolles :

Mes deux violons (dont l'un est de Pique, et porte des peintures sur la table de dessous), ma quinte et leurs archets ;

A Joseph Riberolles, son frère :

La collection de mes quintetti et quatuors ;

La même gravée en partition en livres séparés ;

Ma collection des quatuors d'Haydn ;

Celle des quintetti et quatuors de Mozart ;

Celle des quintetti et quatuors de Beethoven.

Je lègue à M. Franchomme, de Lille, professeur de violoncelle à Paris, ma basse de Forster et son archet, l'un et l'autre contenus dans un étui peint en vert.

Que M. Franchomme trouve dans ce souvenir un témoignage de mon affection pour sa personne et de ma haute estime pour son talent.

Telles sont mes dernières volontés écrites de ma main, appelant les bénédictions divines sur ma femme et mes chers enfants. Puisse-t-elle les récompenser des sentiments de tendresse, de respect et de dévouement dont ils n'ont cessé de me donner les témoignages en retour de l'affection sans bornes que je leur ai vouée jusqu'à ma mort.

Fait à Clermont-Ferrand, le quinze août mil huit cent quarante-un.

GEORGE ONSLOW.

*

Lettre des musiciens de Cologne :

Madame Onslow, à Paris.

Madame,

N'ayant pas reçu un avis direct du décès de monsieur votre époux, nous n'avons osé vous exprimer du temps les vifs regrets que cette grande perte nous a causé.....

Le défunt nous a daigné nous distinguer d'une manière si honorable pour nous tous, en nous dédiant une de ses belles œuvres, ce qui nous a rendus fiers obtenant cette haute marque de son amitié, que personne n'a senti plus vivement la perte que vous, l'art et nous tous ont essuyée en le voyant quitter ce monde.

Soyez sûre, Madame, que le souvenir de M. G. Onslow nous est sacré et nous sera sacré pour toujours, et que nous regrettons beaucoup d'être obligés de renouveler vos douleurs en vous exprimant nos plus vives condoléances, que vous voulez accepter venant des cœurs les plus sincères, qui vous vouent la plus haute estime qu'ils porteront toujours au défunt.

Ayant reçu le quintuor de la part de M. Onslow, nous n'avons pas manqué de lui exprimer nos remerciements, en ajoutant à notre lettre adressée à Clermont-Ferrand un petit souvenir de la ville de Cologne ; mais nous ne savons pas si notre lettre lui est parvenue, c'est pourquoi nous nous en informons pour ne paraître ingrats dans vos yeux.

Veuillez, Madame, croire aux regrets que nous vouons à la grande perte que vous et nous tous ont essuyée, et être persuadée du plus profond respect avec lequel nous signons :

VICH. DU MONT.

ALBERT HEIMANN.

FR. DERCKINN.

FR. HARTMANN.

J.-ADOLPHE BREUER.

Cologne, le 23 avril 1857.

*

A la mémoire de George Onslow.

A genoux ! — Il est mort, et sa tâche est finie !
Les anges, en chantant, au ciel l'ont emporté.
Dieu jugeait que ce front sacré par le génie
Était mûr pour la gloire et l'immortalité.
Sans doute il l'enviait à notre étroite sphère ;
Il voulait qu'il guidât les chœurs mélodieux
Des séraphins priant autour du sanctuaire,
Et qu'il mêlât sa lyre aux cithares des cieux.
Il est mort, préludant aux célestes cantiques ;
Et quand son âme a fui le terrestre linceul,
Elle a dû rencontrer sous les divins portiques
Beethoven et Mozart l'attendant sur le seuil.
C'était leur dernier frère, et la sainte Harmonie,
Sa nourrice et sa mère, avait dès le berceau,
A longs flots répandu sa tendresse infinie
Et ses mille trésors sur cet enfant si beau !
Aussi, quand il chantait, les accords de sa lyre
Aussitôt révélaient le grand prêtre de l'art,
Et la foule écoutait ton sublime délire,
Suspendue à ta lèvre, harmonieux vieillard !
Pardonne, ô maestro ! si ma voix est sans charmes
Et si mon vers se traîne et meurt à peine éclos ;
Mon luth ne vibre plus, arrosé par mes larmes,
Et mon chant se finit au milieu des sanglots.

AGÉNOR BARDOUX.

*

Liste des œuvres d'Onslow donnée par Fétis :

1° Trente-quatre quintettes, savoir : Œuvre 1^{re}, pour 2 violons et violoncelles ; Paris. Pleyel. — Op. 17, id. ; ib. — Op. 18 et 19, pour 2 violons, alto, violoncelle et contrebasse ; ibid. — Op. 23, 24, 25, pour 2 violons, 2 altos et basse ; ibid. — Op. 32, 33, 34, 35, pour 2 violons, alto, violoncelle et contrebasse ; ibid. — Op. 37, pour 2 violons, alto et 2 violoncelles ; ibid. — Op. 38, id. ; ib. — Op. 39, 40, 43, 44, 45, pour 2 violons, alto, violoncelle et contrebasse. — Op. 51, 57, 58, pour 2 violons, alto et violoncelles. — Op. 59, 61, 67, 68, 72, 73, 74, 78, 80, 82, id. ; ib.

2° Trente-six quatuors, pour 2 violons, alto et violoncelle, savoir : Op. 4, 8, 9, 21, 36, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 62, 63, 64, 65, 66, 69 ; Paris et Leipzig.

3° Trois symphonies à grand orchestre : Op. 41, 42 ; et la 3^e tirée de l'Op. 32 ; Paris et Leipzig.

4° Trios pour piano, violon et violoncelle : Op. 3, 14, 20, 24, 28 et 27 ; Paris, Pleyel.

5° Sextuor pour piano, 2 violons, alto, violoncelle et contrebasse : Op. 30 ; ibid.

6° Duos pour piano et violon : Op. 11, 15, 21, 31 ; ibid.

7° Sonates pour piano et violoncelle : Op. 16 ; ibid.

8° Sonates pour piano à 4 mains : Op. 7, 22 ; ibid.

9° Sonate pour piano seul : Op. 2 ; ibid.

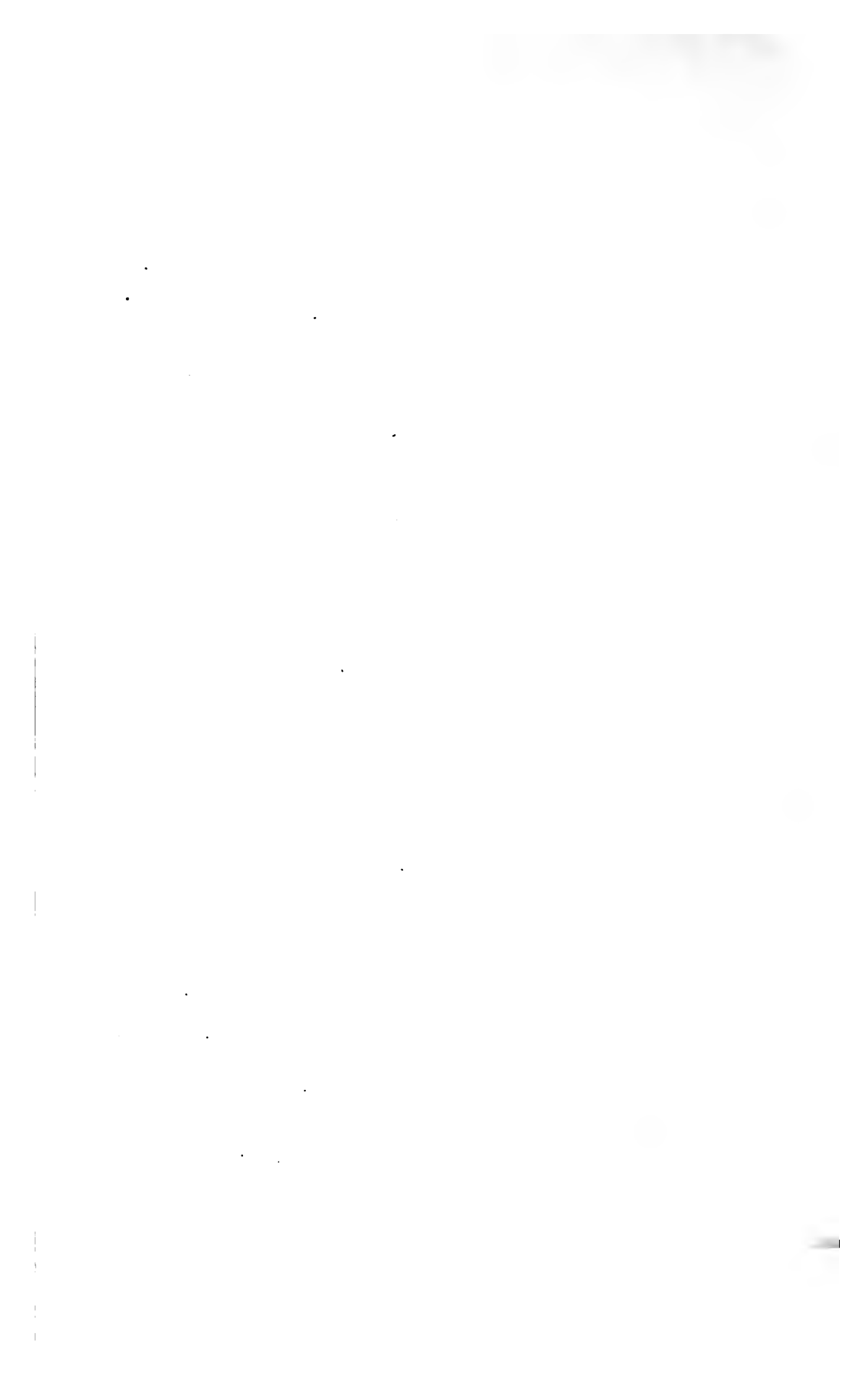
10° Thèmes variés, Sonates, etc., pour piano seul ; ibid.

11° Trois opéras, savoir :

L'Alcade de la Véga, en 3 actes ;

Le Colporteur, en 3 actes ;

Le Duc de Guise, en 3 actes.





[REDACTED]

ML410.06

C037240627

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C037240627

DATE DUE

**Music Library
University of California at
Berkeley**

